

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [x] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

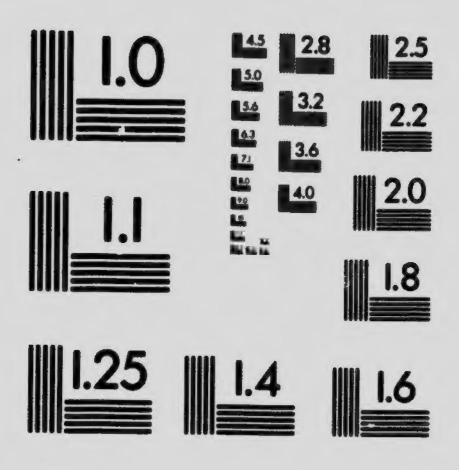
1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

CHARLES GILL

Le Cap Eternité

POÈME

suivi des

ÉTOILES FILANTES

Préface d'ALBERT LOZEAU



ÉDITION DU DEVOIR
MONTRÉAL
1919



[illegible]

[illegible]

CHARLES GILL

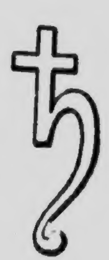
Le Cap Eternité

POÈME

suivi des

ÉTOILES FILANTES

Préface d'ALBERT LOZEAU



ÉDITION DU DEVOIR
MONTRÉAL
1919

PRÉFACE

POUR LE POÈME "LE CAP ÉTERNITÉ"

Quand nous interrogions Charles Gill sur ce poème qu'il regardait comme l'œuvre capitale de sa vie, il répondait : « Il avance. » Et, jugeant la preuve indispensable, il nous lisait — rarement en vérité — un fragment nouveau, de sa voix chaude, à la sonorité de bronze, et qui s'amollissait d'émotion aux beaux endroits. Si, la lecture finie, nous hasardions : « Est-ce tout ? » les promesses de travail sérieux recommençaient, sincères et jamais tenues. Gill s'imposait bien, par-ci par-là, de courtes périodes d'intense labeur, nocturne autant que diurne, puis il s'accordait de longs repos.

Le poème dont il avait tracé le plan il y a une dizaine d'années, ainsi que l'indique une note de ses cahiers : « Commencé pour de bon, ce mercredi des cendres, 24 février 1909, » est intitulé Le Saint-Laurent*; il est divisé en plusieurs livres et devait comprendre trente-deux chants : il en compte douze, la plupart inachevés, et quelques bribes des autres. Nous savons par l'auteur lui-même qu'il ne considérait pas la présente version, qui est une partie du livre* Le Cap Éternité*, comme définitive, — tel chant n'est pas même rimé. « Si je me fais un jour imprimer, disait-il, ce*

[1] Il faut noter ici que, depuis 1913, deux attaques de paralysie faciale avaient contraint le poète à ménager ses forces. Ses cours réguliers de dessin et de peinture, qu'il continua quand même, l'occupaient sensiblement.

sera dans une édition ne varietur; *d'ici là, tous les changements me sont permis : pourquoi se presser ?* »

Gill, sur le conseil de Boileau, remettait constamment son travail sur le métier; il préférait revoir ce qu'il avait ébauché plutôt que d'y ajouter; il se réservait de terminer plus tard... Il avait le temps. Un chef-d'œuvre ne s'improvise pas, il faut le porter une bonne moitié de sa vie dans son cœur et dans son cerveau. Il avait le temps... Et de ce poème qui, dans son esprit, apparaissait comme une espèce de « Jocelyn » canadien, plus orthodoxe que l'autre; de ce beau rêve dont la splendeur brillait au fond de ses yeux bruns; de ce grand effort littéraire par qui revivrait la glorieuse époque romantique, chérie entre toutes, — voici ce qui fut réalisé...

M. l'abbé Olivier Maurault[1] *ayant déjà dessiné le portrait de l'homme et judicieusement analysé l'œuvre, il ne nous reste guère qu'à rendre hommage à l'ami quotidien, à crayonner en marge certains détails peut-être ignorés du public.*

Seuls ont véritablement goûté le caractère de Charles Gill ceux qui ont su mériter sa confiance, car il se méfiait et s'éloignait des hommes qu'il soupçonnait d'une équivoque arrière-pensée. Les étrangers, les connaissances de passage n'ont remarqué de lui que son extérieur un peu solennel, sa stature athlétique et sa tête d'empereur romain. A première vue, et à juste titre, on le taxait d'originalité supérieure. L'artiste en imposait par un air de profonde gravité, une attitude

[1] *Charles Gill, peintre et poète*, conférence donnée à Saint-Sulpice. — On y trouvera un excellent résumé du plan du poème, et une brève appréciation des *Étoiles filantes*, poésies diverses.

de noblesse innée, une grande réserve faite de délicatesse et de timidité. Il était tout autre pour ses familiers.

Causeur intéressant riche en souvenirs, il racontait, avec abondance et joyeuse humeur, les aventures variées dont il fut le héros plus ou moins admirable. Contrairement à l'usage, sa langue parlée, d'une diction parfaite, valait sa langue écrite; il avait le geste ample, beaucoup d'expression et de l'accent ! Il peignait les personnages à merveille, ayant le don de l'évocation pittoresque. Il fallait entendre le gros rire qui secouait ses solides épaules au récit d'histoires du vieux temps. . . gaulois, pour se convaincre qu'il n'habitait pas toujours « les sommets de l'art », comme il disait, et que la pose olympienne de la légende ne lui était pas habituelle. Personne ne fut plus simple en ses contradictions et sa complexité.

Charles Gill était un gai compagnon, fidèle et dévoué. Jamais nous n'avons vu compatir avec plus de douceur aux peines d'autrui. La sensibilité maladive dont il était affligé — ce colosse s'évanouissait devant une goutte de sang — est le trait dominant chez Gill, celui qui explique tout l'être et toute l'œuvre. Il ne raisonnait pas, il sentait. Quel homme, à quarante-sept ans, fut encore à ce point un enfant ? Il s'enthousiasmait et se désespérait avec une impétuosité fugitive. Trop intelligent pour ne pas se rendre compte de ses incessantes variations, il se moquait de lui-même sans ménagements, prenait de graves résolutions et, le lendemain, redevenait le Protée de la veille. Son imagination passionnée le tenait et le tiendrait jusqu à la fin. Bien imprudent qui eût prophétisé tel acte de Gill : il déjouait les psychologies et déconcertait ses plus intimes. Quand nous lui faisions remarquer ses inconséquences, il en

convenait volontiers et, sans ironie, nous estimait très heureux de posséder tant de sagesse ! — cette grâce-là lui ayant été refusée. Pour le reste, il était envers ses faiblesses un juge extrêmement sévère; l'hypocrisie lui répugnant, il montrait une tendance singulière à se déprécier de crainte qu'on exagérât ses mérites. Plusieurs qui l'ont critiqué ne se doutaient pas de ses nombreuses et fortes qualités.

Il aimait dire des vers. Par les sombres après-midi d'automne et d'hiver, que de claires minutes n'avons-nous pas vécues en compagnie de Lamartine, son maître préféré de toujours ! Une petite édition de Jocelyn, *qu'il avait habillé du plus beau cuir, ne le quittait jamais. Il pleurait sans fausse honte en déclamant les strophes harmonieuses et spiritualistes. A part Lamartine, — dont l'influence court par toute l'œuvre de Gill — il admirait surtout les poètes célèbres lors de son séjour à Paris, Verlaine et Leconte de Lisle qu'il avait connus. Le bon Coppée le touchait aussi; il se plaisait à le défendre. Quand il prononçait un de ces noms, sa radieuse jeunesse lui revenait au cœur !*

Homme d'une rare beauté plastique négligeant sa toilette, — les taches d'encre et de peinture ne se limitaient pas à ses doigts; [illegible]e incorrigible, sans aucune notion de l'heure — il oubliait souvent de remonter sa montre — ni de l'ordre, — une aimable confusion lui agréait davantage; généreux jusqu'à n'en pouvoir ensuite payer son terme; confrère loyal et désintéressé, fier de sa profession d'artiste qu'il était dangereux de méconnaître, car c'était mésestimer en lui l'entière confrérie; applaudissant, de ses deux mains charitables, aux succès des camarades peintres ou poètes; la tête remplie de beaux projets, le cœur débordant de rêves

magnifiques, habitant plus souvent le pays bleu des chimères que les rues prosaïques des cités grises; idéaliste qu'immobilisait dans le songe une totale absence d'ambition; ne se souvenant plus, l'instant d'après, des rendez-vous solennellement donnés, mais doué par ailleurs d'une étonnante mémoire; complètement dépourvu de sens pratique, et s'embarquant, sans rames ni voiles, dans toute affaire aventureuse; ordinairement victime de candides imprévoyances et de prévisions trop optimistes, — tel était, du moins en ses côtés saisissables, le chantre du Cap Éternité, *Charles Gill : la figure la plus caractéristique de la littérature canadienne française contemporaine.*

Ame de tendresse, éprise du Beau dans les hommes et dans les choses; âme impulsive, ardente, prompte à s'élancer, incapable de se retenir, de se modérer; âme impérieuse, rebelle à toute discipline; âme diverse, ondoyante; âme excessive ; âme charmante.

* * *

Parmi tous les amours qui encombrèrent l'âme de Gill, un seul demeura merveilleusement vivace : l'amour de la poésie française. Plus que la peinture, qu'il appréciait pourtant, la poésie l'enchantait. C'est à la poésie qu'il consacra la majeure partie de ses heures fructueuses, et qu'il demanda le suprême remède aux souffrances de ce monde, dont il eut une somme considérable. Son poème l'a tenu penché sur sa table de travail, — quand il décidait d'y peiner — dans les « affres » d'un labeur parfaitement heureux. S'il aimait la poésie pour elle-même, nous croyons aussi qu'il s'y livrait par besoin d'échapper à de pénibles réalités : elle lui faisait tant oublier ! Il implorait son aide, et la Muse consolatrice déployait silencieusement son aile sur le front de son enfant. . .

Ce poème, qui devait être terminé le 1er mai 1912, renferme l'âme de Charles Gill. Il plane parfois très haut, et redescend sur terre; il a de subits et puissants essors et de soudaines chutes. La carrière prématurément close de l'auteur l'a empêché de suivre le cours normal de sa pensée et d'en soutenir le vol. Son plan était aussi trop vaste, parfois confus; ce que nous possédons du poème manque d'unité. Certains épisodes détonnent dans une action se passant toute au Canada : par exemple, l'apparition, en plein Saguenay, du spectre de Dante. Effet, sans doute, des précipices vertigineux, des insondables profondeurs de l'eau noire évoquant les abîmes infernaux ! Il reste quand même les somptueux alexandrins.

Qu'aurait fait Charles Gill de ces morceaux épars, dont quelques-uns existaient bien avant la conception du poème où ils devaient entrer, bon gré mal gré ? Comment les aurait-il reliés, et quelle matière aurait constitué la liaison ? Nous nous souvenons de certaines pièces destinées à souder les parties isolées et qui ne se retrouvent pas dans ses cartons. Nous croyons que la version la moins incomplète est ailleurs.

Quoi qu'il en soit, nous pensons que les fragments de cette œuvre unique ressemblent à des assises de monument commémoratif, dignes d'être pieusement déposées sur la tombe du poète qui, le premier parmi nous, rêva de dédier un grand poème à la gloire de son pays.

Albert Lozeau.

Montréal, mai 1919.

Le Cap Eternité

PROLOGUE

J'attendais le vent d'ouest, car à l'Anse Saint-Jean
Je devais m'embarquer pour relever le plan
D'un dangereux récif au large des Sept-Iles.

J'avais d'abord goûté l'éloignement des villes
Dans cette solitude, au pied des hauts glacis,
Chez les bons paysans rompant le bon pain bis,
Pendant que l'on gréait la svelte goélette
Qui, dans l'épais brouillard perdant sa silhouette,
Mouillée au fond de l'anse, à l'ancre somnolait.

Le jour après le jour lentement s'écoulait,
Monotone et pareil; le fleuve sans écume
Étalait son miroir affligé par la brume;
L'air humide et sonore apportait sur les flots
La naïve chanson de lointains matelots;
Aussi, le capitaine à chevelure grise
Réclamait à grands cris le soleil et la brise,
En levant son regard vers le ciel incertain;
Il gravissait le roc abrupt, chaque matin,
Pour observer le temps à l'heure de l'aurore,
Et murmurait, hochant la tête : Pas encore !

La brume enveloppait les larges horizons,
Les bosquets étagés, les glacis, les gazons,
Et tous les mille riens si beaux de la campagne,
Et les sentiers abrupts au flanc de la montagne,
Où, jusques au sommet, le rêveur épris d'art,
Vers le bleu, tout au loin, chemine du regard.

L'âme se peut distraire, à défaut de lecture,
Dans le livre infini de la grande nature;
Mais il est, dans la brume ainsi que dans la nuit,
Des moments où le livre est maître de l'ennui.
Bien long devint le jour et bien longue la veille.

J'avais pris au hasard, dans l'œuvre de Corneille,
Un volume ancien que j'avais emporté
Dans mes derniers colis, en quittant la cité.

— Quels héros fait parler le prince de la lyre
Sous ce couvert ? pensais-je, en m'installant pour lire...
Le Cid et Polyeucte !. . .   En esprit je reli
Ces chefs-d'œuvre vainqueurs de l'envieux oubli,
Et leurs alexandrins chantent dans ma mémoire,
Lorsque j'entends parler de noblesse et de gloire !

Le toit d'un laboureur abritait mon ennui.
— Ce brave homme, me dis-je, a peut-être chez lui
Quelques prix par ses fils remportés à l'école,
Légende de tournure enfantine et frivole,
Qui charment par leur grâce et leur naïveté.

Le matin, sac au dos, mon hôte était monté
Sur une terre neuve, au flanc de la montagne.
Près des enfants filait sa robuste compagne :

— Auriez-vous, demandai-je, un livre à me prêter ?
Non pas que le dédain me fasse rejeter
Celui-ci, des plus beaux écrits sur cette terre,
Mais je le sais par cœur et n'en ai donc que faire.

— Les contes imprimés sont rares dans l'endroit,
Monsieur le voyageur, et cela se conçoit !

Dit-elle, — un a-b-c, deux livres de prière,
Un ancien almanach : voilà notre misère !
D'instruire nos enfants nous aurions bien souci,
Mais, par malheur pour nous, l'école est loin d'ici. . .
J'ai pourtant un cahier tout rempli d'écriture
Et de dessins à l'encre ; il est sans signature :
Il nous fut confié par un jeune inconnu
Je ne sais où parti, je ne sais d'où venu,
Qui nous est arrivé par une nuit d'orage.
La tempête l'avait jeté sur le rivage.
Aux clartés des éclairs je l'ai vu s'approcher
Et traînant son canot brisé sur le rocher ;
Puis il vint pour la nuit nous demander asile.
Il tombait chez du monde ami de l'Évangile !
Nous avons mis la table et rallumé le feu,
Pour qu avant de dormir il se chauffât un peu.
Le matin, il s'en fut dans la forêt voisine ;
En un mince galon il tailla la racine
D'une épinette blanche et cousit son canot,
En regomma l'écorce et le remit à l'eau.
Le Norouet sur les crans brisait les vagues blanches.
Mes enfants ont caché l'aviron sous les branches,
Car il voulait partir malgré le temps affreux.

— Puisqu'il en est ainsi, petits cœurs généreux,
Leur dit-il, je demeure, en acceptant la chose
Qu'un père soucieux de votre bien propose :
A vous faire l'école ici je resterai.
Travaillons bien ensemble, et quand le Saguenay
Sera couvert de glace, enfants, vous saurez lire !
Allez vers votre père, accourez le lui dire.
Mais revenez bien vite avec mon aviron :
Du naufrage d'hier je veux venger l'affront !

— De notre vieux fournil on dût changer l'usage,
Pour qu'il servît d'école à tout le voisinage.
Dès que furent passés les travaux des moissons,
Les enfants appliqués suivirent les leçons.

Quand il s'ennuyait trop de son canot d'écorce,
Il se faisait un jeu, si grande était sa force,
De vaincre tout venant à lever des fardeaux,
Ou bien avec mon homme il domptait les chevaux.
D'autres fois, il partait au loin sur ses raquettes. . .

Il semblait tourmenté par des peines secrètes.

Souvent il traduisait pour nous, les soirs d'hiver.
Un conte italien qui parle de l'enfer. . .
Un beau conte, qui parle aussi du purgatoire,
Et des anges du ciel au milieu de leur gloire.
Il en avait encore un autre, plus ancien,
Disait-il, qui s'appelle. . . ah ! je ne sais plus bien !
On parle là-dedans d'un roi, malheureux père,
Et d'un prince son fils tué pendant la guerre;
Un cruel ennemi veut le jeter aux chiens,
Mais pour son enfant mort le père offre ses biens :
Il court chez le vainqueur qui dîne sous la tente,
Et le prie à genoux d'une voix suppliante. . .
De ce pauvre vieux roi mon cœur s'est souvenu,
L'ayant bien remarqué, parce que l'inconnu,
Un soir de poudrerie, en lisant ce passage,
Trois fois dut s'arrêter au milieu de la page,
Et ne put la traduire entière sans pleurer.

D'autres soirs, dans sa chambre il allait se cloîtrer,
Et longtemps il lisait, il écrivait peut-être;

La lampe qui brûlait auprès de sa fenêtre,
Sur la neige bien tard jetait une lueur.
Quand vinrent les beaux jours, l'inconnu, moins veilleur,
Descendait pour écrire au bord de la rivière ;
Je le trouvais toujours assis sur cette pierre,
Penché sur son cahier, près du grand sapin noir
Que, malgré le brouillard, d'ici vous pouvez voir.
Nous n'avons pas connu le secret de cet homme,
Ni quel est son passé ni comment il se nomme ;
Un jour, à ma demande, il a répondu : — Non !. . .
Puisque tu prends mon âme, ô nuit, garde mon nom !

Souvent, dans son canot, vers Sainte-Marguerite
Il s'en allait pêcher le saumon et la truite.
Mais lorsque mes enfants travaillaient aux moissons,
Emportant ses papiers au lieu des hameçons,
Il remontait vers l'Ouest, et j'étais bien certaine
De ne plus le revoir avant une quinzaine.

Or, un soir, il nous dit en nous serrant la main :
— Au premier chant du coq je partirai demain.
Conservez mon cahier ! prenez soin de ces pages
Que je n'ose livrer au hasard des naufrages !
Au revoir ! bons amis, gardez mon souvenir.
Ces bords hospitaliers me verront revenir.
Pendant que je serai loin de vous, s'il arrive
Qu'un voyageur instruit aborde votre rive,
Prêtez-lui le cahier : qu'il le lise à loisir
Et le transcrive au long s'il en a le désir !

Il partit le matin, au courant favorable.
La plume et l'encrier l'attendent sur la table,

Près de ses chers papiers depuis bientôt un an.
Les aiguilles encor dorment sur son cadran.

Il n'était pas tout seul au milieu des tempêtes,
Car pour lui bien souvent mes filles inquiètes,
Dans les gros temps d'automne ont prié le bon Dieu.

Au lieu d'un « au revoir », avons-nous un adieu ?
Reviendra-t-il jamais ? Nous gardons l'espérance
De le revoir un jour, malgré sa longue absence.

Nous bénissons le temps qu'il a vécu chez nous. . .
Ah ! le pauvre jeune homme, il était triste et doux,
Et tout plein son bon cœur il avait de la peine !

— La fileuse, à ces mots, laissa tomber sa laine,
Jeta deux gros rondins d'érable dans le feu,
Et tira de l'armoire un épais cahier bleu
Qu'elle tenait sous clef, en gardienne fidèle.

— Voici ! prenez-en soin, s'il vous plaît, reprit-elle,
En me tendant le livre ardemment convoité.

Comme titre, il portait : « Le Cap Éternité »,
En caractères noirs écrits sur le bleu pâle.
L'or de la fleur de lys élégante et royale
Décorait par endroits le couvert azuré;
Ailleurs, nouvel emblème également sacré
Mariant le présent au passé vénérable,
S'étalait la beauté de la feuille d'érable.

Je l'ouvris, parcourant en hâte les feuillets
Pendant que vers ma chambre, ému, je m'éloignais.

Les lignes, çà et là, trahissaient les pensées :
Il semblait qu'en tremblant la main les eût tracées;
Indiscret confident des secrètes douleurs,
Tel feuillet tacheté révélait d'anciens pleurs;
Certains vers tourmentés portaient mainte rature,
Mais, sur plus d'une page entière, l'écriture
Semblait formée au jet de l'inspiration,
En ces moments d'ardente et vive passion
Où la plume rapide à peine suit la trame
De la pensée éclose aux profondeurs de l'âme.

Je lisais. . . Je lisais dans l'heure qui s'enfuit,
Tout le long de ce jour brumeux et de la nuit,
Penché sur le cahier du malheureux poète.

Et quand le commandant de notre goélette,
Pour l'heure du départ vint prendre mon avis,
Vers le sommet des monts dardant son regard gris,
Et me montrant, joyeux, l'éblouissante aurore,
A mon tour, cette fois, je lui dis : — Pas encore !

Sur la côte sauvage où le murier fleurit,
Je transcrivis soigneusement le manuscrit;
A ma tâche absorbé, dans l'oubli de moi-même,
Je revivais la vie intense du poème,
De son étrange auteur partageant le destin.
Le jour, j'allais m'asseoir à l'ombre du sapin
Où le pauvre inconnu s'était mis pour écrire,
Sous les mêmes rameaux qu'il entendit bruire.
Peut-être son esprit planait-il en ces lieux
Aux heures de silence où je le goûtais mieux.
Le soir, je m'installais à sa table rustique :
Copiant les dessins et l'œuvre poétique,

Je ne m'interrompais qu'à l'heure du sommeil,
Pour reprendre bientôt mon travail au réveil.
Si bien que tout fut prêt au bout d'une semaine.

— « Maintenant, démarrons ! » criai-je au capitaine.

— Notre vaisseau fila, toutes voiles au vent.
Je repris quelques mots passés en transcrivant,
Quand je relus ces vers dans le repos du large,
Et je me suis permis quelques notes en marge.



CHANT Ier

Le Goéland

LE GOÉLAND

Le soleil moribond ensanglantait les flots,
Et le jour endormait ses suprêmes échos.
La brise du Surouet roulait des houles lentes.
Dans mon canot d'écorce aux courbes élégantes,
Que Paul l'Abénaquis habile avait construit,
Je me hâtais vers Tadoussac et vers la nuit.
A grands coups cadencés, mon aviron de frêne
Poussait le « Goéland » vers la rive lointaine;
Sous mes impulsions rythmiques, il glissait,
Le beau canot léger que doucement berçait
La courbe harmonieuse et lente de la houle.

Sur la pourpre du ciel se profilait la « Boule »,
Sphère énorme dans l'onde enfonçant à demi,
Sentinelle qui veille au seuil du gouffre ami
Pour ramener la nef à l'inconnu livrée,
Et du fleuve sans fond marquer de loin l'entrée.
O globe ! as-tu surgi du flot mystérieux ?
Ou bien, aux anciens jours, es-tu tombé des cieux,
Comme un monde égaré dans l'orbe planétaire,
Et qui, pris de vertige, aurait frappé la Terre ?

Dans le grand air du large et dans la paix des bois,
Dans les calmes matins et les soirs pleins d'effrois,
Dans la nuit où le cœur abandonné frissonne,
Dans le libre inconnu je fuyais Babylone . .
Celle où la pauvreté du juste est un défaut;
Celle où les écus d'or sauvent de l'échafaud;
Où maint gredin puissant, respecté par la foule,

Est un vivant outrage au vieil honneur qu'il foule,
La ville où la façade à l'atroce ornement
Cache mal la ruelle où traîne l'excrément;
Celle où ce qui digère écrase ce qui pense;
Où se meurent les arts, où languit la science;
Où des empoisonneurs l'effréné péculat
Des petits innocents trame l'assassinat;
Où ton nom dans les cœurs s'oublie, ô Maisonneuve !
Celle où l'on voit de loin, sur les bords du grand fleuve,
Les temples du dollar affliger le ciel bleu,
En s'élevant plus haut que les temples de Dieu !

Les dernières clartés du jour allaient s'éteindre.
Depuis longtemps je me croyais tout près d'atteindre
La rive montagneuse et farouche du Nord,
D'où le noir Saguenay, le fleuve de la Mort,
Surgi de sa crevasse ouverte au flanc du monde,
Se joint au Saint-Laurent dont il refoule l'onde.
La rive paraissait grandir avec la nuit,
Et l'ombre s'aggravait d'un lamentable bruit :
Plaintes des eaux, soupirs, rumeurs sourdes et vagues.
La houle harmonieuse avait fait place aux vagues;
Le ciel s'était voilé d'épais nuages gris,
Et les oiseaux de mer regagnaient leurs abris.
Le « Goéland » rapide avançait vers la côte
Dont la masse effrayante et de plus en plus haute
Se dressait. L'aviron voltigeait à mon bras,
Et je luttais toujours, mais je n'arrivais pas.

Le violet des monts se changeait en brun sombre.
Vainement j'avais cru traverser avant l'ombre,
Car de ces hauts sommets le décevant rempart
Égare le calcul et trompe le regard.

Maintenant, sur les flots qui roulaient des désastres,
La nuit tombait, tragique, effrayante, sans astres;
Et sur ma vie en proie à maint fatal décret,
Sombre pareillement la grande nuit tombait.
Je tentais d'étouffer, au fracas de la lame,
La voix du souvenir qui pleurait dans mon âme;
En vain je voulais fuir un douloureux passé,
Et le sombre remords à mes côtés dressé.

Mais je me demandais si les tragiques ondes
N'allaient m'ensevelir dans leurs vagues profondes.
Je regardais la vie et la mort d'assez haut,
Ma liberté, mon aviron et mon canot
Étant mes seuls trésors en ce monde éphémère.
Aussi, me rappelant mainte douleur amère :
— « Autant sombrer ici que dans le désespoir !
Allons, vieux « Goéland » ! qu'importe tout ce noir !
Le parcours est affreux, mais, du moins, il est libre !
N'embarque pas trop d'eau ! défends ton équilibre !
Ton maître s'est mépris en jugeant le trajet :
Oppose ta souplesse au furieux Surouet !

Comme un oiseau craintif qui fuit devant l'orage,
Le grand canot filait vers la lointaine plage,
Sur les flots déchaînés qu'à peine il effleurait,
Quand, dans l'obscurité, gronda le mascaret...
Le canot se cabra sur la masse liquide,
Tournoya sur lui-même et bondit dans le vide,
Prit la vague de biais, releva du devant,
Mais un coup d'aviron le coucha sous le vent.

Alors, des jours heureux me vint la souvenance
Je me revis au seuil de mon adolescence;

Je revis le Sauvage inventif, assemblant
L'écorce d'où son art tirait le « Goéland » :
Comme un sculpteur épris d'un chef-d'œuvre qu'il crée,
Il flattait du regard la carène cambrée,
Calculait telle courbe à la largeur des bords
Et des proportions ménageait les rapports.
Je me remémorai sa parole prudente
Au temps déjà lointain où j'allais sous la tente
Causer des vieux chasseurs et voir de jour en jour
L'écorce prendre forme en son svelte contour;
Quand je lui demandai pour la proue ou la poupe
Un ornement futile et d'élégante coupe,
Comme ceux que j'avais au jardin admirés
Sur des petits canots de guirlandes parés.
— Le vent, avait-il dit, prendrait dans ces girouettes !
Tu remercieras Paul au milieu des tempêtes,
Quand tu traverseras où d'autres sombreront !

Cependant, j'approchais du Saguenay sans fond;
Mon aviron heurta la Pointe aux Allouettes.
Je ne distinguais rien des grandes silhouettes,
Mais un phare apparut à mon regard chercheur :
Le brasier qui flambait au foyer d'un pêcheur
Guida ma randonnée, et j'atteignis la plage
De la petite baie, au pied du vieux village.

CHANT IIe

La Cloche de Tadoussac

LA CLOCHE DE TADOUSSAC

J'errais seul, à minuit, près de la pauvre église.
A la lueur de mon flambeau, je pouvais voir
Les bords de l'estuaire où dansait le flot noir,
Et le petit clocher que le temps solennise.

Quelle nuit ! Le Surouet grondait dans les bouleaux,
Geignait le long des murs du temple séculaire,
Et, fraternel, entre les croix du cimetière,
Sur les tombes sans nom égrenait des sanglots. . .

O fière nation sur qui la terre pèse,
Où sont tes dignes chefs et tes guerriers sans peur ?
Hélas ! devant ces croix, le pèlerin songeur
Peut se dire : — Ici gît la race Montagnaise !

Elle est là tout entière : en voici le cercueil !. . .
C'était une alliée à la France fidèle.
Que les tendres bouleaux pleurent en paix sur elle,
Et que les sapins noirs portent longtemps son deuil !

« Dongne ! dongne ! » entendit mon oreille inquiète.
Le salutaire airain que rien ne troublait plus
Dans l'évocation des saints jours révolus,
Avait jeté ce cri sonore à la tempête.

— Sans doute il se souvient, le bronze abandonné;
Il dort, et son printemps regretté se prolonge
Dans les vibrations berceuses d'un beau songe,
Et la chanson de sa Jeunesse a résonné.

Après les temps troublés, quand vient la paix amie,
Les choses, comme nous, ont leur rêve éternel,
Pensais-je en écoutant s'envoler vers le ciel
Le rêve harmonieux de la cloche endormie.

Mais non ! sur son appui rustique elle oscillait.
Un invisible bras réglait donc cette plainte ;
Une douleur humaine inspirait la voix sainte :
Ce n'est pas en rêvant que le bronze parlait.

Lors j'ai crié : — Quel Montagnais dans l'ombre pleure
Le regret d'autrefois au clocher des aïeux ?
J'irai te voir sonner, sonneur mystérieux,
Et je saurai pourquoi tu sonnes à cette heure !

J'hésitai sur le seuil du monument sacré
Par les rayons du ciel et par ceux de l'histoire ;
Mais la porte, en grinçant, démasqua la nef noire. . .
Démasqua la nef noire en grinçant !. . . et j'entrai.

Vainement par trois fois j'appelai. Rien ! Personne !
Le silence gardait les secrets du passé.
Épris de l'invisible, inquiet, j'avançai
Dans la terreur muette où l'inconnu frissonne.

Devant l'autel par la veilleuse abandonné,
Veille dans son cercueil l'humble missionnaire ;
Son ombre plaît au Christ autant qu'une lumière !
Sur ce grand souvenir je me suis incliné.

Était-ce lui, l'apôtre intrépide au cœur tendre,
Qui, réveillant la cloche au fond des vieux oublis,
Venait renouveler pour les ensevelis
« Le plaisir nompareil qu'ils prenoient à l'entendre » ?

Au charme évocateur et magique des sons,
Un peuple mort s'est réveillé dans ma pensée;
Mon cœur a pris le deuil de sa gloire passée,
Que par notre silence ingrat nous offensons.

La cloche fit chanter l'écho des murs antiques;
Et les chœurs endormis depuis le temps jadis,
Fervents ainsi qu'aux jours des nobles fleurs de lys,
Dans l'église déserte ont redit leurs cantiques.

Je t'évoquais, cloche des deuils et des adieux,
Et cloche des fiertés joyeusement sonore,
Saluant par ton chant virginal dans l'aurore,
Le chef Tacouérima toujours victorieux !

Je t'entendais frémir d'allégresse au baptême,
Saluer le secret profond de l'Ostensoir,
Convier les croyants à l'oraison du soir,
Et sur les trépassés gémir l'adieu suprême.

Je t'évoquais, sonnant bien loin dans l'Autrefois,
Pour le retour du brave à la plage natale,
Pour le pêcheur perdu dans la brume automnale,
Et qui revient au port, appelé par ta voix.

Je revoyais aussi les sveltes sauvagesses,
Au frôlement silencieux de leurs souliers
S'avancer vers l'autel avec les fiers guerriers,
En inclinant leur front orné de noires tresses.

Je t'entendais encor, dominant tout le bruit
De la bourgade en feu, quand ton bronze tragique,
Parmi les hurlements de la folle panique,
Jeta les sons affreux du tocsin dans la nuit.

J'évoquais tes Noëls perdus... Mais la rafale
S'engouffrant dans la nef, éteignit mon flambeau.
La nuit m'enveloppa d'horreur près du tombeau,
Et l'aile de la Mort effleura mon front pâle.

« Dogne don ! dogne don ! » gémit l'airain plus bas
Dans l'épouvantement des profondes ténèbres.
Un frisson glacial parcourut mes vertèbres,
Car j'avais reconnu le rythme lent du glas.

Comment suis-je sorti vivant de cette tombe ?
Je ne sais quels esprits m'ont entraîné dehors,
Mais après tant de jours écoulés depuis lors,
Le tintement fatal dans ma mémoire tombe !

Le souffle furibond de l'ouragan s'accrut.
La plainte résonna, plus lugubre et plus longue :
Dongue! dongue-dongdon! daïngne! don! dôgne-dongue!
Puis l'ouragan fit trêve et la cloche se tut.

L'âme de Nelligan m'a prêté son génie
Pour clamer : Qui soupire ici des désespoirs ?
Cloche des âges morts sonnant à timbres noirs,
Dis-moi quelle douleur vibre en ton harmonie !

Un affreux tourbillon fit rugir la forêt
Et les flots fracassés sur la rive écumante;
Alors je crus entendre, au sein de la tourmente,
Une voix tristement humaine qui criait :

— Je suis l'âme qui pleure au pied de la montagne...
Le roi du fleuve noir... le vieillard du passé...

Devant l'oubli fatal mon fantôme est dressé,
Et le suprême adieu du destin m'accompagne !

Et j'ai dit : — Descends donc à mon entendement !
Ton verbe aérien loin de mon cœur s'envole,
Car je ne comprends pas si profonde parole.
Alors, tout près de moi, j'entendis clairement :

— Je suis Tacouérima, que le chagrin emporte,
Sur les ailes du vent, au pays montagnais;
Je viens du souvenir où je veille à jamais,
Et j'ai sonné le glas de ma nation morte !

CHANT IIIe

Le Désespoir

LE DÉSESPOIR

Et le Chef m'apparut devant la vieille église.
Un haut panache blanc ornait sa tête grise.
Il s'approcha de moi, lent et majestueux.
Mes sens m'ont-ils trompé, dans cette affreuse veille ?
Non ! Il était bien là : je l'ai vu de mes yeux,
Et sa voix d'outre-tombe a frappé mon oreille :

— Moi non plus, ô vivant, je ne t'ai pas compris,
Mais je t'ai vu pleurer sur ma race, et je t'aime !
Ne tremble pas ! Qui donc es-tu, visage blême
Qui hantes la tempête où veillent les esprits ?

— Je suis un trépassé relégué dans la vie !
O fantôme bercé sur l'aile des grands vents,
Tu me comptes à tort au nombre des vivants.
Vieux chef dont les regrets prolongent l'agonie,
Roi des monts éternels et du grand fleuve noir,
O vieillard du passé, je suis le Désespoir !
Et ma pensée au fond du souvenir voltige...
Et le destin d'un peuple agonisant m'afflige...
Je suis un trépassé... Dans le bourdonnement
De la vie attardé, je trouve mon tourment ;
Mais parfois, sur ma lèvre où le sanglot expire,

Un effrayant sarcasme ose figer le rire.
Mon cœur m'a précédé dans l'éternelle nuit.
Partout sur cette terre où le remords me suit,
J'emporte en moi l'horreur des infernaux abîmes.

On dirait que Satan a honte de mes crimes
Ou que sa main fatale a retardé mon glas,
Car s'il a bien scruté la douleur que j'endure,
Et s'il connaît mon sort affreux, il ne peut pas
Dans l'enfer éternel accroître ma torture.

— Sois grand par la douleur et chante ton pays !

— La lune, en ce moment, émergeait d'un nuage.
Je m'étais relevé, le front haut, et je dis :
— Adieu!. . . mon vieux canot m'attend là sur la plage;
La veilleuse du ciel éclaire mon départ. . .
Adieu, Tacouérima !. . . Chanter ? Il est trop tard !
J'ai désappris d'aimer, et tu veux que je chante !
Laisse mon désespoir errer dans l'épouvante :
Vainement ton courage a flagellé le mien.
Je n'aime plus personne et n'admire plus rien.
Comment donc célébrer, maintenant, ô Patrie,
Tes fleuves, tes martyrs et ta chevalerie !
Un tison rouge brûle où mon cœur palpitait;
La source de mes vers épiques est tarie,
Et, sous mes doigts crispés, la lyre d'or se tait.

— Je hais la lâcheté, frère au visage blême;
Mais je t'ai vu gémir sur ma race, et je t'aime,
Reprit Tacouérima; sur mon grand fleuve noir,
Au pied des hauts rochers, puisque le sort t'entraîne,
J'appelle à ton secours deux bons esprits des soirs;
N'affronte pas sans eux mon tragique domaine !
Contre tes souvenirs ils te protégeront;
Toujours, à ton premier appel, ils accourront,
Depuis l'heure où le soir étend son voile sombre,
Jusqu'à l'heure où le jour embrase le levant. . .
— Et le chef Montagnais se fondit avec l'ombre.

Alors je confiai ces paroles au vent :
— Que la Mort te soit douce, ô vieillard magnanime !
Rentre en paix dans la nuit qui ne doit point finir;
Que ton chagrin s'envole au souffle de l'abîme,
Et qu'un rêve éternel berce ton souvenir !

CHANT IVe

Le Silence et l'Oubli

LE SILENCE ET L'OUBLI

Un vent faible soufflait après l'âpre tempête.
J'aperçus, en doublant le dangereux rocher,
Deux anges qui tournaient au-dessus de ma tête ;
Peu à peu, je les vis du canot s'approcher.

L'un tenait son index en croix avec sa lèvre.
Bien qu'il trahît l'ardeur d'une mystique fièvre,
Son regard tourmenté pour l'âme était muet ;
En vain j'y voulus lire un suprême langage,
Comme en ceux des mortels dont la lèvre se tait.
Un fugitif sourire effleura son visage,
Quand de ses yeux ardents j'affrontai le reflet,
Au bleu rayonnement de l'antique veilleuse.
Son aile lunulée et double rappelait
Du tremblant papillon l'aile silencieuse,
Par son brillant velours et son vol indécis
Plein de grâce légère et de souple élégance.
A son geste, à ses yeux, à son vol j'ai compris
Que ce frère de l'ombre était le doux Silence.

L'autre levait son front serein vers l'Infini.
Le calme auréolait sa figure impassible,
Et pourtant la pitié divine était visible
Sur la sombre grandeur de ce masque bruni
Par le hâle éternel de l'empire nocturne,
Ou par quelque soleil depuis longtemps éteint.
Il portait à son pied le signe de Saturne,
Ce vieux dispensateur du temps et du destin,
Comme s'il eût voulu mépriser ce qui dure.

Du puissant albatros il avait l'envergure;
Lent et mystérieux et grave, il descendait
Au fixe déploiement de ses ailes royales;
Son large vol plané décrivait des spirales.
Impénétrable et froid, son regard se perdait
Plus loin que la pensée et plus loin que les astres.
Alors je me suis dit que l'effroi des désastres
Allait dans le passé rester enseveli,
Car j'avais reconnu le bienfaisant Oubli.

Mon cœur a murmuré tout bas dans ma poitrine :
— Bons esprits qui venez des grands cieux inconnus,
Dans ma nuit sans repos soyez les bienvenus;
Au malheureux errant versez la paix divine !

Le Silence ploya son aile de velours,
Et, précédant l'Oubli, comme il le fait toujours,
Il vint dans mon canot s'installer à la proue.
Mais l'Oubli près de moi sur la poupe s'assit;
De ma tempe glacée il approcha sa joue.
Sur mon front douloureux que ridait le souci,
L'ange daigna poser ses lèvres éternelles,
Puis il m'enveloppa dans l'ombre de ses ailes.
Son âme m'envahit, et je sentis enfin,
Aux célestes frissons de ce baiser divin,
La paix de l'Infini dans mon être descendre.

L'Oubli se redressa debout derrière moi;
Je vis son envergure immense au vent se tendre,
Et dans le noir néant plonger son regard froid.
Le doux Silence ouvrit ses ailes veloutées. . .
Et le canot glissa sur le gouffre, sans bruit,
Cependant que le souffle apaisé de la nuit
Caressait doucement ses voiles enchantées.

Ainsi je remontais le fleuve de la Mort,
A l'étrange pilote abandonnant mon sort.

Le Silence imposa son règne aux bruits du monde
Dont mon âme évoquait encore les échos :
Clameurs, bourdonnement de la haine qui gronde,
Vils affronts de l'envie et cruauté des mots,
Tout s'est évanoui dans une paix profonde.

Et l'aile de l'Oubli sur la poupe dressé,
Empêchant mon regard d'observer en arrière
Le sillage d'argent par l'écorce tracé,
Cachait en même temps les lointains du passé.
L'Oubli tendit son aile au seuil du noir mystère;
Du chemin déjà fait je perdis le parcours,
Et je ne vis plus rien dans le recul des jours :
Le remords s'endormit au fond de ma mémoire.
L'Oubli sur mon passé tendit son aile noire,
Tendit son aile noire entre l'ombre et mes yeux !
O bienfaisant retour des heureuses années !
J'ai scruté sans faiblir la loi des destinées,
Et j'ai levé le front sans crainte vers les cieux.
Devant le souvenir l'ange étendit son aile !
Tout s'est évanoui, remords, chagrin, rancœur :
J'ai senti le pardon céleste dans mon cœur,
Et le souffle de Dieu dans mon âme immortelle.

Ainsi je remontais le fleuve de la Mort,
Au sublime pilote abandonnant mon sort.

CHANT Ve

Clair de Lune

CLAIR DE LUNE

Quand au zénith trôna la pâle nébuleuse;
Quand tout devint muet sous le ciel étoilé;
Dans le passé fatal que le noir chagrin creuse,
A l'œil de mon esprit quand tout se fut voilé;
Entre les bords abrupts du sombre défilé
Où passaient les frissons de la brise berceuse,
Quand tout fut recueilli, la Nuit mystérieuse,
La Nuit, la grande Nuit sereine m'a parlé !

Le jour éblouissant couvre à flots de lumière
Des vérités que l'ombre enseigne à sa manière,
Dans un rayon d'étoile effleurant les sommets.

Devant l'escarpement des rochers grandioses,
La nuit du Saguenay m'a révélé des choses
Que le langage humain ne redira jamais.

La brise qui soufflait dans mes féeriques voiles
Nous emportait toujours sous les doux rayons bleus,
Entre les monts altiers, les monts vertigineux
Dont la crête tranchait, noire sur champ d'étoiles.

Que tes fleuves si grands, ô mon pauvre pays,
Te fassent pardonner tant d'hommes si petits !. . .
Quel spectacle de force et de majesté grave !
Ah ! comme ce mirage en le cerveau se grave !
Le mien l'évoque encor, nettement buriné.

Là-bas, un banc de marbre argenté par la lune,
Posé comme un joyau sur la falaise brune,
Charme d'un gai reflet le triste Saguenay;
Plus loin, le marbre pur en rose se colore,
Comme si la splendeur d'une ancienne aurore
Avait dans sa noblesse enfermé des rayons;
Ailleurs, groupant leur masse en épais bataillons,
Les amas de granit, au gré de leur caprice,
Rapprochent leurs flancs nus sillonnés de ravins,
Escaladant le ciel de gradins en gradins,
Et le tournant subit démasque un précipice;
Partout les rochers gris brunissent à fleur d'eau :
Au pied de la falaise, au détour de la crique,
Court un ruban de fer où le flot magnétique,
En troublant la boussole a marqué son niveau.

Je vogue glorieux dans un rêve de Dante !
Les monts qu'a devinés l'immortel Florentin,
En trompant mon regard rapprochent le lointain,
Par leur fronton géant que l'ombre encore augmente.

Escarpés par endroits, ailleurs courbés en pente,
Ils masquent l'horizon, de leur profil hautain;
Et, défiant le ciel que tant de gloire atteint,
Ils dressent leur stature énorme et menaçante.

Pour affronter l'attaque inlassable du Temps,
En guise de créneaux une forêt couronne
Leur mur fortifié que maint cap bastionne.

Mais ce rempart m'encercle, et je crois, par instants,
Que son immensité fatale m'emprisonne
Comme en un bagne affreux construit par des Titans.

Dans sa profonde paix s'endormait la nature.
Au vent qui défaillait nous voguions lentement,
Quand le souffle apaisé sur les eaux sans murmure,
Au détour d'un îlot tomba complètement.

Alors les exilés du vaste firmament
Sur un rythme si doux agitèrent leurs ailes,
Que les soupirs de l'air à peine en ont frémi.

Comme au soleil couchant les sveltes hirondelles
Effleurent le miroir d'un beau lac endormi,
Ainsi le « Goéland » fila sur l'eau profonde
En rayant d'un long trait la surface de l'onde.

Bientôt, se profilant sur l'astrale splendeur,
Deux falaises à pic dressèrent leur grandeur
Au seuil de l'Inconnu; sentinelles sublimes
Elles veillaient le fleuve et dominaient les cimes.

Le fraternel Silence et l'Oubli bienveillant
Guidèrent le canot vers les deux promontoires;
A peine entrions-nous à l'ombre de ces gloires,
Que la trop courte nuit pâlit à l'Orient.

Les célestes esprits comme elle s'envolèrent;
Pendant quelques instants au zénith ils planèrent,
Puis vers un autre monde ils prirent leur essor.

Ainsi j'ai remonté le fleuve de la Mort.

CHANT VIe

Aurore

AURORE

Règne en paix sur le fleuve, ô solitude immense !
O vent, ne gronde pas ! ô montagnes, dormez !
A l'heure où tout se tait sous les cieux blasphémés,
La voix de l'Infini parle à la conscience.

Entre ces deux géants dont le roc éternel,
Surgi du gouffre noir monte au gouffre du rêve,
La pensée ennoblie et plus grande s'élève
De l'abîme de l'âme à l'abîme du ciel.

Quel monde vois-je ici ! d'où vient la masse d'encre
Qui baigne sur ces bords le granit et le fer ?
Sur quelle nuit, sur quel néant, sur quel enfer
Frémit cette onde où l'homme en vain jetterait l'ancre ?

Du haut des sommets gris, l'ombre comme un linceul
Tombe sur la tristesse et sur la solitude;
Mon cri trouble un instant la morne quiétude :
Dans l'ombre qui descend l'écho me répond seul.

Rien de ce qui bourdonne et rien de ce qui chante
Ou hurle, ne répond : ni le loup ni l'oiseau;
Rien de ce qui gémit, pas même le roseau,
Ne répond en ces lieux que le mystère hante.

O Baie Éternité, j'aime tes sombres flots !
Ton insondable lit s'enfonce entre des rives
Dont les rochers dressés en cimes convulsives,
Gardent tragiquement l'empreinte du chaos.

Désormais, l'art m'attache au bord du fleuve abîme;
Je le voudrais chanter dans mes vers, mais en vain
Je tente d'exprimer ce qu'il a de divin
Et d'infernalement effrayant et sublime.

Les accents que mon âme évoque avec effroi,
Expirent sur ma lèvre en proie à l'épouvante...
Ton esprit n'est pas loin de ce spectacle, ô Dante !
O Dante Alighieri ! ! mon maître, inspire-moi !

Poète des mots brefs et des grandes pensées,
Toi qui sais pénétrer les humaines douleurs
Et dans le Paradis cueillir les saintes fleurs,
Qu'au souffle de tes chants mes strophes soient bercées!

Apprends-moi comme il faut monter, le front serein,
Vers les sommets sacrés qui conduisent aux astres,
Et, le cœur abîmé dans la nuit des désastres,
Faire sur le granit sonner le vers d'airain !
....
....

Mais déjà l'aube terne aux teintes indécises
Révélait des détails au flanc du grand rocher;
Je voyais peu à peu les formes s'ébaucher,
Et les contours saillir en lignes plus précises.
Bientôt le coloris de l'espace éthéré
Passa du gris à l'ambre et de l'ambre au bleu pâle;
Les flots prirent les tons chatoyants de l'opale;
L'Orient s'allumait à son foyer sacré.
Le gris matutinal en bas régnait encore,
Quand l'éblouissement glorieux de l'aurore
Embrasa le sommet du Cap Éternité

Qui tendait au salut du jour sa majesté.
Pendant que l'Infini se fleurissait de roses,
Les fulgurants rayons pour le sommet ont lui. . .
Et j'ai pensé, scrutant le sens profond des choses :
— « Le ciel aime les fronts qui s'approchent de lui;
Pour les mieux embellir sa splendeur les embrase,
Chair ou granit, d'un feu triomphal et pareil :
Il donne aux uns l'éclat d'un astre à son réveil,
Aux autres la lumière auguste de l'extase ! »

———

CHANT VIIe

Ave Maria

AVE MARIA

De nouveau, la douleur envahissait mon être.
Dès que la nuit trop brève au Levant eût pâli,
Quand furent disparus le Silence et l'Oubli,
J'ai senti le remords de mon passé paraître.

De nouveau la douleur envahissait mon être.

Sur le premier degré du grand cap Trinité,
La mère de Jésus se dressait dans l'aurore...
Cependant que ma voix troublait l'écho sonore,
Le cri silencieux de mon cœur est monté

Plus haut que le sommet du grand cap Trinité.

— « Ave ! Je vous salue, ô Vierge immaculée !
Ave ! Je vous salue, ô Mère du bon Dieu !
Reine qui triomphez dans le royaume bleu
Dont vous portez au front la couronne étoilée,

Ave ! Je vous salue, ô Vierge immaculée !...

Mais j'ai perdu le droit de contempler le ciel,
Et je suis trop méchant pour prier, Vierge Sainte;
J'hésite à vous parler; je m'approche avec crainte
De ce vertigineux et formidable autel,

Car j'ai perdu le droit de contempler le ciel.

Pourtant, des affligés vous êtes l'espérance,
Et vous tendez les bras au pécheur repentant :

Son soupir étouffé, votre oreille l'entend
Comme les chants joyeux de la tendre innocence,

Puisque des affligés vous êtes l'espérance.

O Reine des Martyrs, Mère du Rédempteur,
Venez à mon secours au bord du précipice !. . .
Votre âme est un Miroir de céleste Justice,
Et votre corps sans tache est l'Urne de l'Honneur,

O Reine des Martyrs, Mère du Rédempteur !

Je veux guérir ma peine en chantant ma patrie.
Faites qu'au rêve bleu de votre doux regard
Descende sur mon œuvre un rayon du grand art !
Donnez plus de noblesse à ma lyre attendrie :

Je veux guérir ma peine en chantant ma patrie.

Laissez venir à moi le chœur des Séraphins.
Pour que les beaux yeux purs toujours puissent me lire,
Faites qu'aux harpes d'or il accorde ma lyre,
Et qu'il berce mon rêve avec ses chants divins.

Laissez venir à moi le chœur des Séraphins.

Étoile du Matin, donnez-moi la lumière !
Pour chanter dignement les martyrs et les preux,
Pour qu'en un style clair, sonore et généreux,
J'évoque ces grands morts couchés dans leur poussière,

Étoile du Matin, donnez-moi la lumière !

Devant votre Infini je vous aime à genoux.
L'amour qui monte à vous, monte jusqu'à Dieu même;
Vous aimer, c'est lui dire avec l'esprit : Je t'aime;
C'est l'adorer deux fois que l'adorer en vous !

Souffrez qu'un malheureux vous adore à genoux.

Oui, certes, je le sais, Dieu seul est adorable.
Mais puisqu'un sang divin en vous a palpité,
Et qu'en vous se complait la Sainte Trinité,
Votre nom douloureux est plus que vénérable :

Par le sang de Jésus vous êtes adorable !

Tant que sur les linceuls les mères pleureront,
Et tant que la candeur souffrira pour le crime,
Jamais croyant, épris d'un idéal sublime,
Vers un culte plus beau ne lèvera son front,

Tant que sur les linceuls les mères pleureront !

Je viens vous implorer au saint nom du Calvaire.
Osant, malgré ma honte et mon indignité,
Comparer aux douleurs de la Divinité
Le juste châtiment d'un pécheur sur la terre,

Je viens vous implorer au saint nom du Calvaire.

Au gibet de la Vie on m'a crucifié !
J'ai ployé sous le faix et j'ai subi l'injure;
Une tourbe odieuse a raillé ma torture,
Quand, trahi, sans espoir, éperdu, j'ai crié.

Au gibet de la Vie on m'a crucifié !

Refuge des Pécheurs, Rose Mystérieuse,
Lumière qui montrez la rive aux naufragés
Et la porte du ciel aux pauvres affligés,
Ne m'abandonnez pas dans la tourmente affreuse !

Refuge des pécheurs, Rose mystérieuse !

Daignez vous rappeler l'enfant qui vous aimait !
Celui qui maintenant affronte les orages,
Vous cherchait du regard au milieu des nuages
Que son illusion en anges transformait.

Daignez vous rappeler l'enfant qui vous aimait !

Il vous voyait sourire au fond de l'Empyrée.
Il vous priait tout bas, mains jointes et tremblant;
Et quand il s'endormait dans son petit lit blanc
En pressant sur son cœur votre image sacrée,

Il vous voyait sourire au fond de l'Empyrée.

Front sublime, incliné sur l'aurore de Dieu,
Ne vous détournez plus de ma longue agonie,
Pour qu'au rayonnement de la grâce infinie
Le repentir me vienne à l'heure de l'adieu,

Front sublime, incliné sur l'aurore de Dieu !

Ave !. . . par un sanglot ma prière s'achève. . .
Mais l'âme à votre cœur parle mieux que la voix. . .
Quand je m'endormirai pour la dernière fois,
Comme au temps du lit blanc daignez bénir mon rêve !

Ave !. . . par un sanglot ma prière s'achève.

CHANT VIIIe

Le Cap Trinité

LE CAP TRINITÉ

Ce rocher qui de Dieu montre la majesté,
Qui dresse sur le ciel ses trois gradins énormes,
Et verticalement divise en trois ses formes,
Il mérite trois fois son nom de Trinité.

Son flanc vertigineux, creusé de cicatrices
Et plein d'âpres reliefs qu'effleure le soleil,
Aux grimoires sacrés de l'Égypte est pareil,
Quand l'ombre et la lumière y mêlent leurs caprices.

Les bruns, les gris, les ors, les tendres violets,
A ces signes précis joignent des traits plus vagues,
Et le céleste azur y flotte au gré des vagues,
Qui dans les plis profonds dardent leurs gais reflets.

Est-ce quelque Titan, est-ce plutôt la foudre,
Qui voulut imprimer ici le mot « toujours » ?
Quels sens recèlent donc ces étranges contours ?
Pour la postérité quel problème à résoudre !

O Cap ! en confiant au vertige des cieux
Notre globe éperdu dans la nuit séculaire,
Le Seigneur s'est penché sur ta page de pierre,
Digne de relater des faits prodigieux.

Il a mis sur ton front l'obscur secret des causes,
Les lois de la nature et ses frémissements,
Pendant qu'elle assignait leur forme aux éléments
Dans l'infini creuset de ses métamorphoses;

Et, scellant à jamais les arrêts du destin
Avec l'ardent burin de la foudre qui gronde,
Il a, dans ton granit, gravé le sort du monde,
En symboles trop grands pour le génie humain.

En signes trop profonds, pour que notre œil pénètre
La simple vérité des terrestres secrets,
Pendant que nous osons forger des mots abstraits
Et sonder le mystère insondable de l'être.

La Nature nous parle et nous l'interrompons !
Aveugles aux rayons de la sainte lumière,
Sourds aux enseignements antiques de la terre,
Nous ne connaissons pas le sol où nous rampons.

Nous n'avons pas assez contemplé les aurores,
Nous n'avons pas assez frémi devant la nuit,
Mornes vivants dont l'âme est en proie au vain bruit
Des savantes erreurs et des longs mots sonores !

En vain la Vérité s'offre à notre compas
Et la Création ouvre pour nous son livre :
Avides des secrets radieux qu'il nous livre,
Nous les cherchons ailleurs et ne les trouvons pas.

Nous n'avons pas appris le langage des cimes :
Nous ne comprenons pas ce que clament leur voix,
Quand les cris de l'enfer et du ciel à la fois
Semblent venir à nous dans l'écho des abîmes.

Et l'ange qui régit l'or, le rose et le bleu,
Pour nos yeux sans regard n'écarte pas ses voiles,
Quand le roi des rochers et le roi des étoiles
Nous parlent à midi dans le style de Dieu.

—

CHANT IXe

Le Cap Eternité

LE CAP ÉTERNITÉ

Fronton vertigineux dont un monde est le temple,
C'est à l'éternité que [illegible] cap fait songer ;
Laisse en face de lui l'heure se prolonger
Silencieusement, ô mon âme, et contemple !

Défiant le calcul, au sein du fleuve obscur
Il plonge ; le miroir est digne de l'image.
Et quand le vent s'endort au large, le nuage
Couronne son front libre au pays de l'azur.
Le plomb du nautonier à sa base s'égare,
Et d'en bas, bien souvent, notre regard se perd
En cherchant son sommet familier de l'éclair ;
C'est pourquoi le passant étonné le compare
A la mystérieuse et noire Éternité.
Témoin pétrifié des premiers jours du monde,
Il était sous le ciel avant l'humanité,
Car plus mystérieux que dans la nuit de l'onde
Où sa base s'enfonce, il plonge dans le temps ;
Et le savant pensif qui marque nos instants,
N'a pu compter son âge à l'aune des années.

Il a vu s'accomplir de sombres destinées.
Rien n'a modifié son redoutable aspect.
Il a vu tout changer, pendant qu'il échappait
A la terrestre loi des choses périssables.
Il a vu tout changer, tout naître et tout mourir,
Et tout renaître encore, et vivre, et se flétrir :
Les grands pins et le lierre à ses flancs formidables,
Et, dans le tourbillon des siècles emportés,

Les générations, leurs sanglots et leurs rires,
Les faibles et les forts, les bourgs et les cités,
Les royaumes obscurs et les puissants empires !

Des reptiles ailés parcouraient ses versants
Longtemps avant que l'homme eût paru sur la terre;
Longtemps avant sa voix, leurs cris retentissants
Troublaient le vierge écho des bois pleins de mystère.
Enfin, dans la forêt où régnait l'animal,
Il a vu dominer l'être à l'âme immortelle,
Celui que ses instincts entraînent vers le mal,
Et qui conserve en lui la divine étincelle.
Sur le globe, bientôt, cette race nouvelle
Domina tout, devint innombrable et grandit;
Mais ses iniquités grandirent avec elle,
Et Dieu qu'elle affligea dans son cœur, la maudit.
Alors les océans de l'abîme jaillirent;
Les écluses du ciel toutes grandes s'ouvrirent,
Et la pluie en torrents effroyables tomba.
Pendant quarante jours, l'onde diluvienne
Tomba, submergeant tout, montagne comme plaine;
Et tout être qui vit sur terre, succomba.
Le Cap fut submergé : sa cime souveraine,
Sa cime habituée aux rayons fulgurants,
Vit tout un monde mort passer dans la pénombre :
Mammouth géant qui lutte et trouble au loin l'eau sombre,
Hommes qu'entre deux eaux emportent les courants,
Aigles dont l'aile lasse en sombrant bat encore . .
La cime d'où montaient des chansons dans l'aurore,
La cime humiliée a vu, sous ses grands pins,
Se fermer la mâchoire affreuse des requins.

Mais les eaux du déluge enfin se retirèrent.
Les fleuves peu à peu reprirent leur niveau;
Aux âges envolés les âges succédèrent,
Et les graves humains parurent de nouveau.

Longtemps il les a vus, dans l'écorce légère
Sillonner au loin l'onde en plongeant l'aviron;
Puis vinrent les héros dont notre race est fière :
Le chevalier sans peur et le missionnaire,
En passant dans son ombre ont découvert leur front;
Puis survint le radeau du rude bûcheron
Devant qui s'inclinait la forêt séculaire;
Et naguères enfin parurent les voiliers
Qui flottaient sur la vague, emportés par les brises
Comme des oiseaux noirs aux grandes ailes grises.

Et tout est disparu ! navires, chevaliers,
Et bûcherons joyeux, et martyrs, et sauvages,
Mammouths géants, poissons ailés, hommes pervers
Dont les iniquités perdirent l'univers,
Ont passé tour à tour, emportés par les âges,
Comme passent les flots à l heure du reflux !
Et le terrain de pierre a vu toutes ces choses,
Et bien d'autres encor qui ne reviendront plus;
Et rien n'a transformé ses lignes grandioses :
Depuis les premiers jours, fixe dans son granit,
L'immuable géant dressé sur l'Infini,
Sous le même soleil est demeuré le même !

A peine si, de siècle en siècle, la forêt
Qui remplace à son front celle qui disparaît,
Donne au vieil empereur un nouveau diadème.
Lorsque d'un roi puissant la Mort sonne l'appel,

Sa couronne anoblit le roi qui le remplace;
Mais quand la mort se heurte au granit éternel,
Le monarque demeure et la couronne passe !

S'il tressaille parfois, de mille ans en mille ans,
Quand un fragment de roc s'éboule sur ses flancs,
Avec un grand fracas que l'écho répercute
Aux lointains horizons, c'est pour marquer la chute
D'un royaume fameux parmi les nations,
Ou pour sonner le glas des générations.
Et lorsque le fragment détaché de la cime
Frôle le flanc sonore et tombe dans l'abîme
Qui l'englobe en grondant et se ferme sur lui,
L'eau noire et frissonnante emporte dans sa nuit
Cette vibration jusqu'à la mer lointaine :
Le Cap Éternité fait dire à l'Océan
Qu'un empire effacé de la mémoire humaine
A rendu sa grandeur éphémère au néant.

Des siècles ont passé sans affliger sa gloire !
Il nargue le Vieillard ailé qui fauche tout;
A son pied souverain, dans l'onde affreuse et noire,
Des siècles sombreront : il restera debout !

Combien de soirs sont morts, combien d'aubes sont nées
Sur son front dédaigneux des terrestres années ?
Combien de fois encor l'Océan va blêmir,
Combien de soirs silencieux vont s'endormir
Sur ce front dont l'orgueil dominera les âges
De plus haut qu'il ne règne au milieu des nuages ?

Quand sur le sol Laurentien seront passés
Des jours dont le calcul nous entraîne au vertige;
Sur les sables mouvants quand seront effacés
Notre éphémère empreinte et nos derniers vestiges;
Quand nous aurons été par d'autres remplacés,
Et, quand à leur déclin, le vent des cimetières
Aura sur d'autres morts roulé d'autres poussières;
Plus loin dans l'avenir, peuples ensevelis,
Quand le linceul du temps vous aura dans ses plis;

Après votre néant, quand d'autres millénaires
Sur d'autres vanités tendront d'autres oublis,
Le Cap sera debout sur les eaux solitaires,
Debout sur les débris des nations altières;
Le Cap Éternité dressé sur l'Infini
Sera debout dans son armure de granit.
Oh ! combien de destins, dans les nuits infernales,
Auront subi l'assaut des tourmentes fatales !. . .

Que verra-t-il, dans l'avenir mystérieux ?
Quels déclins ! mais aussi quels essors merveilleux
D'audace et de calcul, quel art, quelle magie,
Quelles éclosions de patient génie,
Et quels profonds secrets conquis sur l'inconnu !

Verra-t-il au ciel bleu l'homme enfin parvenu,
Planer en sûreté sur ses ailes rigides
Ou frôler l'eau qui dort sans y laisser de rides ?. . .
Que verra-t-il dans l'avenir ? quels monuments
D'orgueil et de laideur, et quels effondrements ?. . .

La prospère beauté des campagnes fertiles
Au loin remplacera la beauté des forêts.

Après des ans, des ans, les antiques guérêts
Feront place aux pavés assourdissants des villes :
Où vibraient des chansons, sourdront des clameurs viles;
Où bruissaient les pins, sonneront les louis d'or.
Au grand mot de « progrès » qui servira d'excuse,
Les peuples se fieront à des hommes de ruse
Qui viendront établir par leur œuvre de mort,
Le règne de la force et du mercantilisme;
Et ce sera l'oubli des siècles d'héroïsme.
Mais l'humaine pensée, à l'antique Idéal
Offrira le retour d'un âge moins pratique.
Mourant d'avoir cherché le bien-être physique,
Les hommes chercheront le bien-être moral.
Les brutales laideurs du fer et de la suie
Se perdront aux lointains de leur époque enfuie,
Et les canons affreux pour longtemps se tairont,
Car, las de se tuer, les peuples s'aimeront.
Puis, les déclins retourneront aux origines,
Et la forêt reverdira sur les ruines.
Le sort confondra tout dans ses antiques lois,
Et tout sera joyeux comme aux jours d'autrefois...
Et pendant tout ce temps, majestueux emblême,
Le Cap Éternité demeurera le même !

Malgré sa majesté, l'homme le détruirait.
Cet atome rampant peut saper cette pierre
Imposante et sublime, et réduire en poussière
Le géant, pour un sou de plus à l'intérêt.
Mais nul n'a trouvé d'or à l'ombre de ta gloire :
Les morsures des vers rongeurs t'épargneront;
O Rocher ! ta noblesse évite leur affront.
L'affamé cherche ailleurs un gain aléatoire.

Sphynx des passés perdus, il pose à l'avenir
Le problème infini du temps et de l'espace.
Il contemple au zénith l'Éternel face à face,
Et son terrible nom lui peut seul convenir.

Dans le déclin des jours, il projette son ombre
Qui tourne en s'allongeant au loin sur le flot sombre;
Depuis midi jusqu'aux ultimes feux du soir,
Sur l'onde fugitive il marque l'heure en noir
Et compte la naissance et la mort des années.
Pour quel monde inquiet, quelles races damnées,
Pour quels hôtes grinçants, pour quels spectres
[maudits,
Pour quels vieux prisonniers de l'infernal abîme,
Cette horloge implacable, éternelle et sublime,
Marque-t-elle l'essor des âges infinis !

Celui qui le premier l'a nommé sur la terre,
Avait de l'être humain mesuré le cercueil,
Et, plus haut que l'essor de notre immense orgueil,
Habitué son rêve à la pleine lumière !
Est-ce toi, vieux Champlain ?... Non ! la postérité
Demande vainement à l'histoire incomplète,
Quel apôtre, quel preux, quel sublime poète
Devant tant de grandeur a dit : Éternité !
. . . .
. . . .

Pourtant, il passera ! Les mois, les millénaires,
Les secondes, les ans, les siècles et les jours,
Devant l'éternité coulent d'un même cours.
L'atome misérable et les célestes sphères,
Tout passe, croule, meurt... et le monde et le ciel
Ne sont que vanité devant l'Être Éternel,
Car le monde et le ciel passeront avec l'heure,
Devant le Seigneur Dieu dont le verbe demeure.

CHANT Xe

Le Rêve et la Raison

LE RÊVE ET LA RAISON

Les deux Caps éternels, par différentes voies,
Vers les secrets divins élèvent la pensée.

L'un, comme un escalier somptueux et royal,
Offre ses trois degrés qu'une forêt touffue
Recouvre d'un tapis velouté de sinople.

Aussi la Trinité, par les degrés du rêve,
Facilite au croyant l'ascension du ciel,
Convie à la splendeur des extases divines
L'âme qui, dans la foi naïve de l'enfance,
Se contente d'aimer et ne cherche à comprendre.

L'autre, surgi du noir, monte tout droit aux nues,
Rappelant la raison du superbe penseur
Qui cherche à prouver Dieu par la philosophie.
Tous vos raisonnements, ô jongleurs de mots vides,
Augmentent son secret insondable et terrible,
Et l'éloignent encor de notre entendement !...

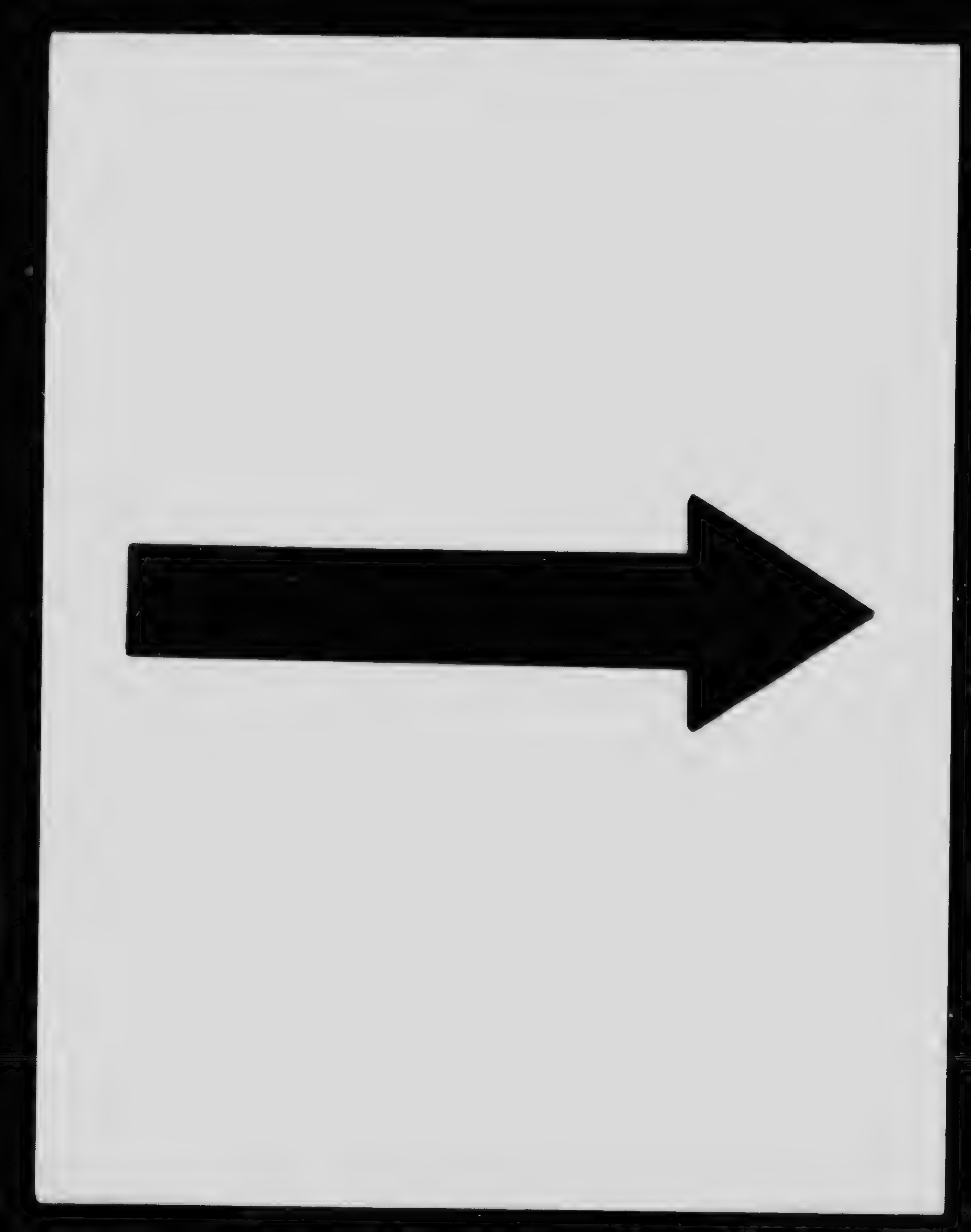
La raison des savants nous Le fait pressentir
Adorable en Son ciel de mystère et d'étoiles,
Mais plus nous le cherchons au texte des gros livres,
Plus notre esprit se perd dans le néant de l'homme.
La raison des savants nous fait désespérer
De Le pouvoir jamais comprendre en cette vie.

« Bienheureux, dit Jésus, ceux qui croiront sans voir. »
Aimons donc, et rêvons, et croyons sans comprendre !
Le cœur simple et naïf d'un enfant en prière
S'embrase aux doux rayons des lumières célestes,
Et le grand front ridé du chercheur d'infini
S'incline tristement vers l'ombre douloureuse;
Plus vaste et plus subtile est notre intelligence,
Plus noirs s'ouvrent pour nous les abîmes de Dieu !

———

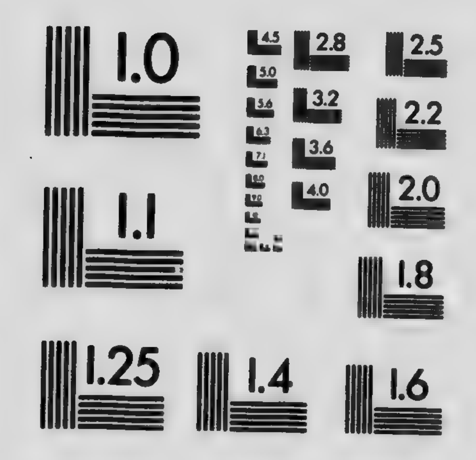
CHANT XIe

Vers la Cime



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





VERS LA CIME

Combien d'heures, hélas ! trop brèves, sont passées,
Pendant que jusqu'à Dieu s'élevaient nos pensées,
Et que, dans le repos du jour silencieux,
J'enivrais de grandeur mon esprit et mes yeux !
Le soleil au zénith couronnait sa carrière.
Mon rapide aviron troubla la pureté
De l'onde chatoyante où jouait la lumière,
Et j'atteignis bientôt le Cap Éternité.
Dans l'anse où les cailloux éboulés forment chaîne,
Le rocher moins abrupt me permit d'aborder
Près d'un torrent que j'entendais déjà gronder.
. . . .
. . . .
J'ai l'orgueil de gravir la cime souveraine.
Je veux escalader le fier dominateur,
Je veux aller baigner mon front dans ses nuages,
Côtoyer son abîme, éprouver ses orages,
Et, plus près de l'azur, m'enivrer de grandeur.

J'hésite, en parcourant du regard l'âpre pente;
Mais le lit du torrent m'indiquant un chemin,
J'aventure mes pas au revers du ravin
Qui, le long du flanc roide, obliquement serpente.
Le torrent, par endroits, sur le roc vertical
Brise sa nappe d'eau qui tombe en cascatelle;
Plus loin, du trap lamé l'écluse naturelle
Sous le dôme des pins retient son frais cristal.
Le torrent me conduit à mi-chemin du faîte.

Contre la forêt vierge il me faut batailler :
Là, grimpant au bouleau quand l'obstacle m'arrête,
Ici, me cramponnant au souple coudrier.
Et, quoique sans péril, la lutte est belle et rude,
Plus je m'engage avant dans cette solitude.
Il me faut contourner d'énormes rochers roux
Que, de loin, j'avais pris pour de simples cailloux;
Les buissons épineux où mon pas s'enchevêtre,
Les bocages touffus de l'érable et du hêtre,
M'avaient paru d'en bas un tapis de gazon.
Toute une virginale et simple floraison
Étale ses couleurs sous l'épaisse ramure.

Je cueille le bluet, la noisette, la mure,
Et certain petit fruit rouge et délicieux
Qui croît en abondance au milieu de la mousse.
O pins harmonieux, comme votre ombre est douce !
Je dîne en un palais où dîneraient les dieux :
Ma nappe immaculée est un fragment de marbre,
Mon cellier est un lac endormi sous les bois,
Et l'écorce argentée est la coupe où je bois.
Un rêve musical frissonne dans un arbre
Où d'invisibles chœurs gazouillent un concert.
Dans ma coupe d'écorce, au ruisseau qui murmure,
Une dernière fois je puise l'onde pure,
Et, convive poli, quand finit le dessert,
Je bois à mon hôtesse, à la grande Nature.

Le souci d'arriver abrège mon repos.
Je reprends, maintenant plus fort et plus dispos,
A même la forêt l'interminable lutte,
Car déjà le soleil penche vers son déclin,
Et je crains que la nuit ne m'arrête en chemin.

Je me hâte; l'écho sonore répercute
Tantôt le craquement des branches sous mes pas,
Tantôt le bruit plus sourd d'une pierre ébranlée.
Il me semble parfois que je n'atteindrai pas
La cime toute bleue et de pins dentelée,
Qui toujours se dérobe et paraît au regard
Toujours de plus en plus hautaine et reculée.
L'heure rapide passe; et je songe : — « Il est tard !
Je suis bien las !... Pourtant, ô cime inaccessible,
Ce qui dépend de nous en ce monde, est possible !...
Tu fuis ! En m'épuisant, vers toi je suis monté;
Ma force m'abandonne, et tu fuis à mesure;
Mais, ô cime orgueilleuse, il est dans ma nature
Un pouvoir en réserve, et c'est la volonté ! »

La dure ascension de nouveau recommence :
Je grimpe de biais le long du flanc immense,
Harassé, haletant, et m'aidant de mes bras
Quand d'un plan vertical j'entreprends l'escalade,
Ou que des arbres morts l'inextricable amas
Se dresse devant moi comme une barricade.

Partout, le blanc bouleau, le tremble, le sapin,
Et l'érable sacré, le hêtre, l'épinette,
Et le vieux chêne aussi mêlent leur silhouette
Que, ça et là, domine un gigantesque pin...

Le soleil flamboyant vers l'horizon s'incline;
Voici bientôt venir la minute divine
Où tout va se parer de son poudroiement d'or.

Tout se tait dans les cieux. J'approche de la cime,
Et mes pas, les premiers, foulent ce lieu sublime !
Deux mamelons boisés m'en séparent encor :

Je vole à son assaut ; enfin, je vais l'atteindre !. . .
J'y parviens ! Il est temps, car le jour va s'éteindre.
Mais autour du sommet se dresse un vert rempart :
La couronne des pins, des cèdres et des ormes,
A ses fleurons altiers arrête mon regard.

Sur le granit poli des chauves plate-formes,
Par mon ombre vers l'Est loin de moi précédé,
Je cours vers un plateau rugueux et dénudé
D'où rien ne rétrécit le solennel espace.
Le vaste écartement de l'angle que j'embrasse
Entraîne ma pensée au seuil de l'Infini.

Sous les rayons dorés, les montagnes sereines
Jusques à l'horizon développent leurs chaînes
Dont l'orgueilleux profil enfin s'est aplani,
Et, ruban satiné, s'allonge sous la nue,
Comme pour défiler, au fond de l'étendue,
Devant le sceptre d'or de quelque majesté
Régnant sur la lumière et sur l'immensité.
Serait-ce une féerique illusion des choses ?
Ou bien, dans le recul des solitudes roses,
Par delà l'Océan des monts échelonnés,
Les sommets glorieux se sont-ils prosternés ?
Devant tant de grandeur, la main de Dieu m'écrase.
J'entre en communion dans cet immense amour
Qui monte de la terre au soleil qui l'embrase.
Je suis pris du vertige où défaille le jour ;

J'éprouve la splendeur de sa brève agonie.
Parmi les frissons d'or de la limpidité,
Mes sens extasiés vibrent en harmonie
Avec la chatoyante et magique beauté
De tout ce que le cœur par les yeux peut comprendre !
Et comme sur le monde où la nuit va descendre,
Dans mon être attendri passe un tressaillement.
Aux suprêmes rayons de la mourante flamme
En moi je sens pâlir la lumière de l'âme,
Et je tombe à genoux près de l'escarpement.



Rien ne venait troubler le vespéral silence;
Nul bruit n'inquiétait l'enchantement des yeux;
Ni le bruissement des pins harmonieux
Ni les soupirs des flots perdus dans la distance.

CHANT XIIe

La Fourmi

LA FOURMI

Quand je me relevai sur le Cap légendaire,
Il projetait une ombre immense au roc voisin;
Plus le disque écroulé penchait vers son déclin,
Plus l'ombre s'allongeait tout au loin sur la terre.
Couvrant gorges et monts, ce voile violet
En deux plans bien tranchés partageait l'étendue :
Déjà l'aile du Soir à droite frissonnait :
Jusqu'aux derniers confins où pénétrait la vue,
A gauche, tout vibrait dans le ruissellement
De l'or et du rubis répandus comme une onde :
Le Cap et le Soleil se disputaient le monde,
Et Dieu les regardait du haut du firmament.

Rien ne venait troubler le vespéral silence;
Nul bruit n'inquiétait l'enchantement des yeux;
Ni le bruissement des pins harmonieux,
Ni les soupirs des flots perdus dans la distance.
J'ai penché vers le sol mon front humilié
Devant la vision splendide, et j'ai crié :
— O Nature, ô rayons, ô sidéral prodige !
Que devient ma fierté d'être un homme, et que suis-je ?
O combat solennel d'un astre et d'un sommet,
Je rentre dans ma cendre où mon orgueil s'effondre !...
Mais comme si la Terre eût voulu me répondre,
Une fourmi survint qui traînait un bluet.

J'ai compris. Elle ancrait au fruit ses mandibules,
Tirait de ci, poussait de là, cambrait son corps;
Le mouvement triplait ses pattes minuscules.
Bientôt, sur l'âpre sol, l'insecte à bout d'efforts,

Pour traîner son bluet déployant du génie,
Inclinait un brin d'herbe en travers d'un gravier,
Et le fardeau roulant cédait à ce levier . . .
Les choses s'endormaient dans leur paix infinie.
Pendant que le soleil mourait splendidement
J'ai drapé mon néant dans mon âme immortelle,
Et j'ai dit au soleil : — Éblouissement d'or,
Autant que ta splendeur une pensée est belle !
Par delà ton éclat plane son fier essor;
Et ton scintillement, dans la nuit froide et noire,
Pénètre moins loin qu'elle au fond de l'avenir,
Car tes feux pâliront avant le souvenir
Que mon âme éblouie emporte de ta gloire !
Et j'ai dit au Rocher : — Devant toi j'ai frémi;
Mais le regard divin contemple en paix ta pierre,
Et ton dôme effrayant, vu de l'ultime sphère,
Ne paraît pas plus haut que cette humble fourmi !
. . . .
. . . .

J'avais vu le fronton se parer de l'aurore
Avant qu'elle eût brillé sur les monts d'alentour;
Aux rayons du couchant, je revoyais encore,
Sur le même granit se prolonger le jour.
Moment prodigieux ! les heures trop rapides,
Dans leur fuite éternelle ont paru ralentir;
Et le soleil mourant, avant de s'engloutir,
Par delà le grand mur lointain des Laurentides,
Déposa sur la cime un baiser lumineux;
La pierre rutilait, couverte de topaze,
Et les vieux pins royaux se dressaient en extase
Dans l'éblouissement de ces divins adieux !
. . . .
. . . .

Stances aux Etoiles

STANCES AUX ÉTOILES [1]

Étoiles ! tourbillon de poussière sublime
Qu'un vent mystique emporte au fond du ciel désert,
A vouloir vous compter, notre calcul se perd
Dans le vertigineux mystère de l'abîme.

Étoiles, tourbillon de poussière sublime !

Le puissant télescope ouvre son œil en vain.
Vous n'avez pas livré le secret de votre être,
Et nous vous admirons sans pouvoir vous connaître,
Quand descend dans le soir votre rêve divin.

Le puissant télescope ouvre son œil en vain !

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées,
Des peuples ont sombré dans le fatal remous,
Avant que vos rayons égarés jusqu'à nous
Aient franchi la distance en des milliers d'années.

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées !

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli.
Le Temps emporte tout, le siècle comme l'heure;
Tout se perd, tout s'écroule... et votre aspect demeure
Tel qu'il le fut jadis pour maint enseveli.

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli !

[1] Cette pièce et la suivante devaient faire partie du livre : *Le Cap Eternité.*

Vous hantez le silence altier des solitudes.
O points d'or qui veillez en des grouffres muets
Où les clameurs d'en bas ne bourdonnent jamais,
Vous ignorez le cri des viles multitudes.

Vous hantez le silence altier des solitudes !

Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit.
— O merveille des cieux, tu tiens là tout entière ! —
J'y garde vos reflets comme en un sanctuaire,
Et plus d'un noir chagrin devant eux s'est enfui.

Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit !

Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme !
Votre immense problème atteint l'Éternité;
Vous me révélez Dieu par votre majesté :
Je vois luire son nom dans vos disques de flamme.

Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme !

Oh ! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu ?
Mon esprit, délivré du fardeau périssable,
S'engloutira peut-être en l'ombre irrémédiable,
Ignorant de sa route après l'ultime adieu.

Oh ! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu ?

Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre !
Élevant ma pensée à ton niveau géant,
J'ai vu l'âme immortelle et nié le néant,
Car, à te contempler, j'ai grandi dans mon ombre !...

Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre !

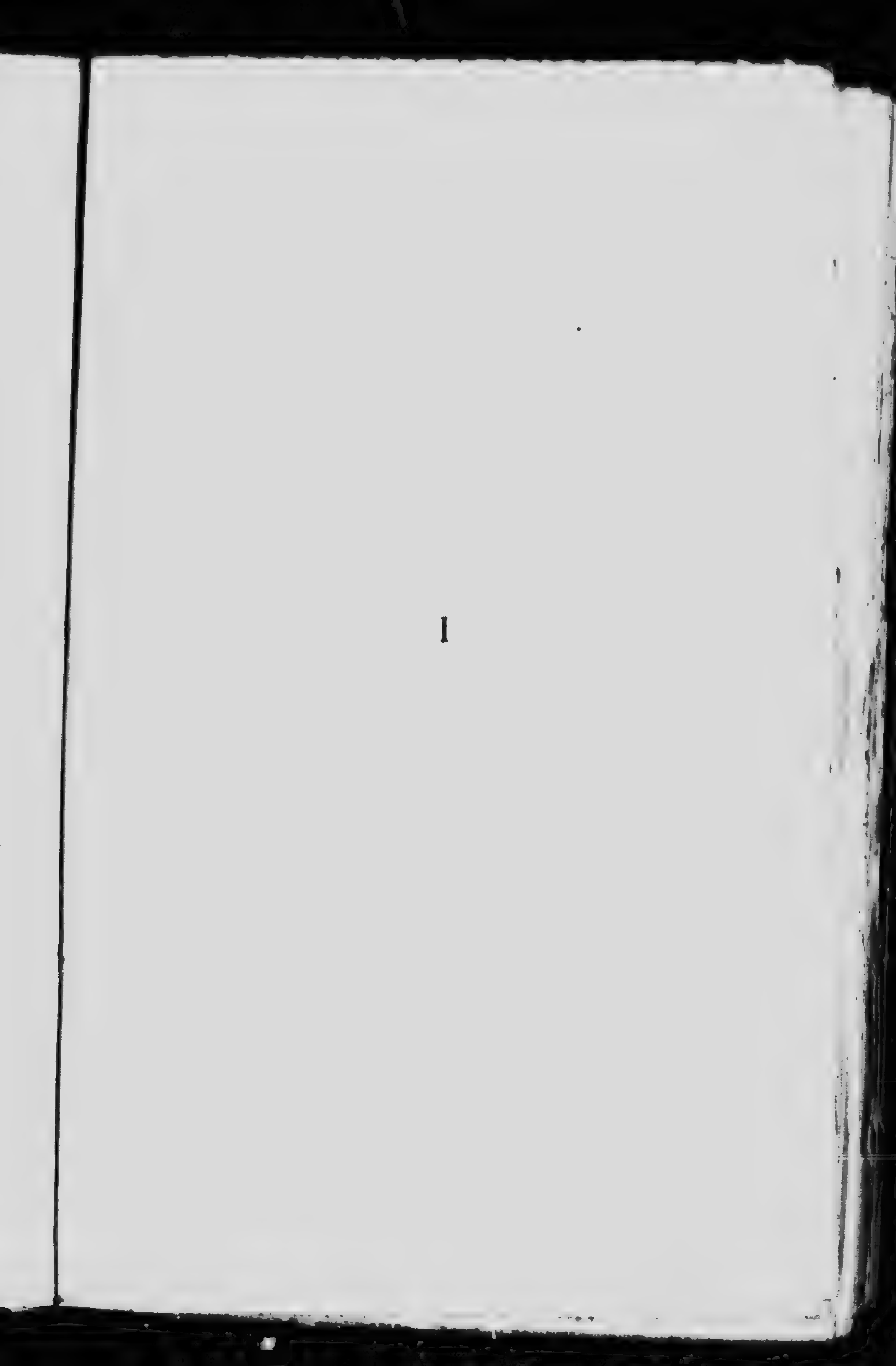
Patrie

PATRIE

Patrie ! ô nom sacré, te comprenons-nous bien ?
Ce n'est pas seulement tel espace de terre
Dont un traité brutal a fixé la frontière,
Qu'évoque pour nos cœurs ton sens magicien.
C'est plus que tout cela, Canadiens, la patrie !
C'est le bleu Saint-Laurent, c'est le noir Saguenay ;
C'est la sainte douleur d'un peuple abandonné,
Notre foi, notre histoire et sa chevalerie,
Le respect du passé, l'espoir en l'avenir ;
C'est l'honneur des vaincus dans la lutte inégale...
Champlain, Brébeuf, Montcalm, Frontenac et Lasalle !
La patrie, ô grands morts, c'est votre souvenir.
....
....

FIN DU POÈME

Les Etoiles filantes



I

Première page d'un mémorial

Lorsque les ans auront glacé mon cœur,
Et sur mon front mis leur blanc diadème,
Quand j'aurai vu tous les rêves que j'aim
S'évanouir au souffle du malheur,

Si la souvenance d'un temps meilleur
Ne me rend pas l'ombre de ma bohême,
Devant la faulx de la Camarde blême
Je pousserai mon cadavre sans peur !

Aussi, pour vivre aux heures de détresse,
Pour éclairer la nuit de ma vieillesse
Au bon soleil qui luit sur mes vingt ans,

Mémorial, je confie à tes pages
Ces fugitifs et consolants messages
Qu'à mon hiver adresse mon printemps.

Les Cloches

Les cloches par trois fois, dans l'heure fugitive
Du jour, viennent frapper notre oreille attentive,
En tout endroit chrétien où nous portons nos pas.
Et comme dans les jours, trois fois dans notre vie,
Aux instants solennels, vibre leur harmonie :
Le baptême, l'hymen et les sanglots du glas !

Car elles ont un sens, comme l'accent des lèvres;
Elles disent l'ardeur de nos mystiques fièvres,
Elles ont des sanglots comme nos désespoirs;
Elles sonnent l'orgueil de nos apothéoses,
Et semblent s'attendrir sur les larmes des choses,
Ou palpiter d'extase en le calme des soirs.

Sublimes seulement alors que nous le sommes,
Avec la barbarie et la haine des hommes
Leur inerte métal connaît les noirs destins :
Se laissant abaisser à l'horreur de la guerre,
Il peut sonner, clairon, la charge meurtrière;
Ou gronder dans la voix des canons assassins.

....

Quand les pâleurs de l'aube ont chassé les étoiles,
Déjà sont disparus les brouillards et les voiles;
L'horizon s'illumine à l'orient vermeil,
Sur le satin des fleurs le cristal des nuits tremble.—
La cloche et les oiseaux vont célébrer ensemble
La gaîté toujours belle et neuve du réveil.

Lorsque des cieux muets la volonté profonde
Jette un être de plus à l'arène du monde,
La cloche sonne encor : c'est un autre matin !
Vers le secret d'en haut, sa musique envolée,
Pour l'enfant qui survient dans la rude mêlée,
Doit sans doute implorer l'implacable destin.

Il est l'heure où tout luit. La rose qui se pâme,
Tend son front aux baisers de la céleste flamme;
Sur les floraisons d'or le soleil glorieux
Répand à pleins rayons la chaleur généreuse...
L'Angélus va jeter sa note harmonieuse
Dans l'éblouissement du midi radieux.

Les humains ont aussi leurs midis de lumière.
Dans l'opulence digne ou la pauvreté fière,
Quand deux cœurs amoureux, par un serment loyal,
Joignent leurs avenirs dans la même espérance,
L'airain, comme pour l'astre à l'apogée immense
Clame aux échos lointains l'hosanna triomphal !

Voici l'heure où le vent s'apaise dans les branches.
Les colombes des bois, fermant leurs ailes blanches,
Arrêtent, pour dormir, leur babil réjoui...
Dans la limpide paix du divin crépuscule,
C'est encore l'accent des cloches qui module
Un adieu solennel au jour évanoui.

Quand nos sombres déclins touchent à leurs limites;
Quand déjà la grande ombre envahit nos orbites
Où l'éclair du regard éteint ses feux sacrés;
Pour scander le chagrin de ceux qui nous regrettent
Et pour qu'au fond des cœurs des sanglots les répètent,
Le glas gémit dans l'air ses adieux éplorés.

Planant sur la clameur sourde des multitudes,
Les cloches vont troubler les fières altitudes,
Pour pleurer nos chagrins dans les abîmes bleus;
Car l'azur est trop loin de la misère humaine,
Pour que, de notre voix impuissante, il apprenne
Ce que la vie impose à nos cœurs douloureux.

Pendant bien des midis, pendant bien des aurores,
Et pendant bien des soirs, les mêmes bruits sonores
Charmeront l'avenir. Et leurs vibrations
Salueront les berceaux de leurs tendresses saintes,
Ou sur d'autres cercueils feront tomber leurs plaintes,
Seules auront changé les générations !

Ainsi, tout notre orgueil à peine dure une heure,
Mais ce qu'il a créé dans cet instant, demeure
Pour narguer la morsure outrageante du Temps !
Cloches ! nous enfermons dans vos flancs une idée
Pour que votre harmonie en nos cœurs accordée,
Redise notre extase aux échos éclatants.

Hélas ! nous nous taisons avant vous sur la terre.
Mais quand vous résonnez, ainsi qu'une prière,
Sur le recueillement de la foule à genoux,
Vous n'êtes que le bruit; nous sommes la Pensée !. . .
Votre bronze sublime où notre âme est passée,
Ne peut parler à Dieu qu'en lui parlant de nous !

Sonnez!... Quand vos accents s'éteindront dans l'espace;
Quand vous aurez subi le sort de ce qui passe
Par l'instabilité des empires mortels;
Après votre néant, dans l'éther insondable,
Le souvenir ému de l'âme impérissable
Apprendra votre gloire aux demains éternels !

Neige de Noël

I

Le soleil de décembre est disparu sans flammes.
Il neige. C'est Noël. Le mystère des cieux
Donne, en la grande paix du soir silencieux,
La blancheur à la terre et la lumière aux âmes.

L'onde qu'en pur cristal l'abîme constella,
Veut embellir la nuit de la très sainte fête;
C'est le rêve éthéré de l'espace, qui jette
Sur les sombres vivants ce rayon d'au-delà.

Avec le flot lacté des plages éternelles,
Les anges sont venus; ils veillent près de nous;
Et le cœur attendri des croyants à genoux
Peut rythmer son extase aux frissons de leurs ailes.

Le tourbillon s'engouffre à pleine immensité;
Déjà, la terre a mis sa robe à blanche traîne;
Ville, fleuve, forêt, montagne, gouffre et plaine,
D'innocence vêtus, sont prêts, Divinité !

II

Quand la goutte d'eau monte avec l'envol des nues,
Jusqu'au sein glacial des sphères inconnues
Dont le regard stellaire est l'unique témoin,
Elle se cristallise en fin duvet de cygne.
Mais, marquée au rayon d'un plus céleste signe,
La neige de Noël doit venir de plus loin.

Les lys majestueux que des soleils fécriques
Font fleurir sous les pas des groupes séraphiques,
Sont morts dans le jardin sans fin du pays bleu;
Comme des fleurs d'en bas,qu'un jour sans astre afflige,
Ils ont penché leur front expirant sur leur tige,
Quand ils ont vu partir le petit bébé Dieu.

Le trépas a laissé du ciel sur leurs pétales;
Son souffle a respecté ces virginités pâles,
Car un rayon divin sur elles avait lui;
C'est donc du ciel qui tombe avec leur beauté morte,
Éperdûment livrée au souffle qui l'emporte,
Dans l'orgueil de descendre en même temps que Lui.

Et les lys trépassés ont caché les épines;
Ils ont enseveli la pente des collines
Où, bientôt, le Martyr succombera trois fois;
Ils ont enveloppé, dans l'éclat froid des marbres,
Les oliviers, et les roseaux, et ces grands arbres
Que les hommes pervers assembleront en croix.

Étale-toi, splendeur, entre le globe infime
Où l'humanité rampe, et l'insondable abîme !
Croule aux quatre horizons, avalanche de lys !
Tombe, tombe toujours, pureté, tombe encore,
Pour que Ses yeux, demain, à leur première aurore,
Retrouvent en notre ombre un peu du Paradis !

III

Tombe, tombe, cristal ! La paille de l'étable,
Entre le bœuf stupide et l'âne misérable,
Reçoit le corps frileux du grand Nazaréen.
Mais le Monde lassé du mensonge ancien,

Le Monde que remplit Son cœur et Son génie,
Le Monde est le berceau de l'Idée infinie !...
Tombe, tombe, cristal ! Le vertige des cieux
Déchaîne, cette nuit, tes prismes radieux
Sur l'aube des pardons et sur la fin des haines,
Sur la rédemption des faiblesses humaines,
Sur la miséricorde et la fraternité,
Sur l'espoir des mortels en leur éternité !...
Drape-toi dans la neige immaculée, ô terre !
Pare-toi de candeur, pare-toi de lumière !
Les principes du Maître, enfin, te sont donnés...
Sur le recueillement de nos fronts inclinés,
Tombe, tombe, cristal de la voûte profonde :
Il faut des langes blancs dans le berceau du Monde !

Les deux Etoiles

Comme des oiselets fuyant les avalanches
Et sous la tendre mousse abritant leur duvet,
A son premier repos le Bébé réchauffait
Ses pieds roses blottis dans le nid des mains blanches.

Front sublime incliné sur l'aurore de Dieu,
La Vierge contemplait le sommeil ineffable
Du nouveau-né promis au monde misérable,
Et qui tremblait de froid dans la grotte sans feu.

Son être extasié tressaillait sous le charme;
Quand Jésus, s'éveillant aux chants des séraphins,
Ouvrit le rêve bleu de ses grands yeux divins,
Le bonheur maternel fondit en une larme.

Noël irradia dans deux astres nouveaux :
L'étoile des trois rois mages, céleste guide,
Et cette larme, étoile auguste, plus splendide
Que l'éclat infini des nocturnes joyaux.

L'astre, éblouissement de l'ombre sans limite,
Au ciel oriental planait; son disque ardent,
Par delà les déserts roulait vers l'Occident,
Et les savants pensifs calculaient son orbite;

Mais comme la rosée aux pétales d'un lys
Peut refléter l'aurore en son miroir d'eau vive,
Le pleur tremblant aux cils de la Petite Juive
Reflétait tout l'orgueil des destins accomplis.

L'astre s'était paré de sa gloire stellaire
Aux foyers de l espace, aux brasiers radieux
D'où sont nés les soleils épars au sein des cieux
Pour combler le néant de la nuit séculaire;

Mais, plus belle, la larme avait pris son cristal
Aux candeurs, aux fiertés, à la douceur d'une âme,
A l'attendrissement suave de la femme,
Aux palpitations d'un baiser virginal !

L'astre des rois venait du sidéral prodige
Que notre esprit confond avec l'éternité :
Par les tourbillons noirs de l'Éther emporté,
Il s'était englouti dans l'effrayant vertige;

Mais le pleur émané de l'amour maternel,
D'une autre immensité rayonnement sublime,
Descendait de plus haut que l'insondable abîme,
Car le cœur d'une mère est plus grand que le ciel.

———

11

L'Aigle

Dans cette cage où des bourreaux l'avaient jeté,
L'espérance faisait frémir ses grandes ailes,

ERRATA:

Page 111, dernier vers, lire
« Lorsque tu *planeras* dans le beau pays bleu ! »
au lieu de *planteras*

Page 125, titre, lire
Georges-Étienne *Cartier*
au lieu de *Cariier*

Lorsque tu planteras dans le beau pays bleu !

L'Aigle

Dans cette cage où des bourreaux l'avaient jeté,
L'espérance faisait frémir ses grandes ailes,
Et sans que le malheur eût vaincu sa fierté,
Son regard convoitait les sphères éternelles.

Je mis fin à l'horreur de sa captivité;
Son âme illumina ses puissantes prunelles,
Quand, déployant l'ampleur de ses formes si belles,
Il monta dans l'azur et dans la liberté...

Si ton cœur m'a gardé de la reconnaissance,
Tu peux payer bien cher ta simple délivrance,
Toi qui fuis maintenant vers les astres de Dieu !

Conquérant de l'espace, emporte ma mémoire !
Daigne m'associer à ton immense gloire,
Lorsque tu planteras dans le beau pays bleu !

Orgueil

Le regard des humains dans le gouffre s'abîme,
L'immensité l'égare au sein du merveilleux;
Mais, planant en l'abstrait, essor mystérieux,
Leur esprit peut atteindre à l'horizon sublime,
Puis qu'au delà des temps révolus emporté,
Il a deviné Dieu dans son Éternité.

Les chercheurs d'or

Ambitieux poussés par une même faim,
Urbain au geste digne et voyou de la rue,
Racaille, paysan qui laisse sa charrue,
Ils vont dans l'ignoré défier le destin.

Sous un ciel sans soleil poursuivant son chemin,
Au milieu de la plaine inquiétante et nue,
C'est peut-être à la mort que court cette cohue
Ruée aveuglément à son espoir lointain. . .

Affamés qui jouez contre l'or votre vie,
Foule dont l'âme avide au gain est asservie,
Arrêtez-vous devant l'exemple du passé !

Mesurez jusqu'au bout l'immense et blanc suaire,
Écoutez la chanson que la bise polaire
Souffle à travers les os jonchant le sol glacé !

III

Vive la Canadienne

Dans maint pays, la voix du peuple entonne
L'hymne national pour fêter la couronne,
Ou la révolte, ou le sinistre airain
Qui gronde et tue en la sanglante plaine.
Plus poétique est notre gai refrain :
Vive la Canadienne !
Nous préférons chanter sur des rythmes joyeux,
Parmi tant de bonheurs que le sort nous enlève,
Le charme délicat et troublant des beaux yeux
Qui planent sur notre âme en y versant leur rêve,
Et, dans l'ombre morose étincellent pour nous;
Ils semblent refléter, aux feux de leurs prunelles,
De nos soleils absents les splendeurs immortelles,
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux !

Restés Français par la galanterie,
Ensemble nous fêtons la femme et la patrie.
Si la vertu n'est pas un vague mot,
Notre chanson n'est frivole ni vaine;
Et l'avenir le prouvera bientôt...
Vive la Canadienne !
Pour saluer l'orgueil des drapeaux outragés
Qui flottent, solennels, dans les grands jours de fièvre,
Elle sait l'art des chants tragiques ou légers;
Et les fiers souvenirs frissonnent sur sa lèvre.
Nous mettons un espoir sublime à ses genoux,
Car c'est en bon français qu'elle nous dit : Je t'aime...
Entre ses bras divins s'écrit notre poème.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux !

Nos conquérants ont flétri leur histoire.
Aussi, le justicier qui mesure la gloire
Des nations et leur iniquité,
Saura venger notre sœur acadienne
Au tribunal de la postérité...
Vive la Canadienne !
Ils ont fait arracher, magnanimes vainqueurs,
L'amoureux à la vierge, et l'époux à la femme,
Et l'enfant à la mère; ils ont brisé des cœurs.
Ils ont, pour effrayer l'opprimé qui réclame,
Dressé des échafauds et forgé des verrous.
Mais ce n'est pas assez pour qu'une France tombe !
Ils ont en vain creusé dans leur nuit notre tombe.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux !

En supprimant notre langue à l'école,
Ils ont cru vers leur port fausser notre boussole;
Ils ont pensé pouvoir briser le sceau
Éblouissant de la patrie ancienne,
Que nous portons au front dès le berceau.
Vive la Canadienne !
Qui donc empêchera, dans les roses printemps,
Les jeunesses qui vont jaser sous les érables,
D'échanger en français, à l'aube des vingt ans,
Les éternels serments des amours périssables.
Une école demeure : ils se rappellent tous
Les mots harmonieux des tendresses premières,
Quand ils sautaient, bambins, sur les genoux des mères.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux !

Moins que jamais notre horizon est sombre.
Le sol natal est vaste et nous gagnons en nombre;
Malgré ceux-là qu'une terre d'exil

Vers l'industrie et l'aventure entraîne,
Chaque an de plus amoindrit le péril.
Vive la Canadienne !
Notre sol, aux vainqueurs le travail le reprend :
Le Canadien, soldat de la sublime guerre
Qui vainc la forêt vierge, est le vrai conquérant ;
Il arrache la vie aux trésors de la terre.
Dans ces rudes chemins la femme suit l'époux ;
Elle va près de lui, simple, héroïque et pure,
Demander l'avenir à la grande Nature.
Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux !

Sur les sentiers où vont nos destinées
Combien de pauvres fleurs hélas ! gisent fanées ;
Mais il en est dont les grands vents du Nord
N'ont pas terni la beauté souveraine :
Nous saurons bien les ravir à la mort...
Vive la Canadienne !
Fils d'Albion ! Dieu mit des obstacles sacrés
Devant nos cœurs français qui narguent les conquêtes.
Notre peuple, jamais vous ne l'engloutirez
Dans l'océan vorace où grondent vos tempêtes.
Vous n'étoufferez pas, sous un jargon jaloux,
La langue maternelle, élégante et sonore !
Vous n'éteindrez jamais l'astre de notre aurore :
La Canadienne aux beaux yeux doux !

———

Crémazie

I

O Crémazie ! ô sombre destinée !
O dur exil ! ô tombe abandonnée !...
Par la Vie et la Mort
Tu fus trahi; car même dans ta cendre,
Le Canada n'a daigné te défendre
Contre le sort.

Nous te laissions languir aux gémonies
Malgré tes chants, malgré les harmonies
Que ta voix modula;
Mais une basse et dégradante offense
A cravaché notre reconnaissance,
Et nous voilà !

C'est plus qu'un nom, c'est toute la Patrie
Que le transfuge insulteur a flétrie
Avec ton souvenir;
C'est sur nos cœurs indignés que retombe
Ce que l'injure a vomi sur ta tombe
Pour l'avilir.

O trépassé ! pour toi la Terre est tendre
En te donnant de ne pouvoir entendre
La voix des renégats ;
Mais par delà les vagues en démence,
Le cri d'un peuple, au fond du noir silence
Tu l'entendras !

Ce vers sublime accordé sur ta lyre,
Que le drapeau de Carillon inspire
Au vieillard à genoux,
Nous le clamons à ta grande poussière :
« Vous qui dormez dans votre froide bière,
Réveillez-vous ! »

Assez longtemps, poète, ta mémoire
A reposé dans une paix sans gloire,
Sous le laurier fané......
Voici venir l'aurore grandiose !
Réveille-toi pour ton apothéose :
L'heure a sonné !

II

Le premier parmi nous, aux voûtes souveraines
Il a plané, le front perdu dans les éclairs;
Il a fait résonner la fierté des beaux vers
Dans le ciel constellé des gloires canadiennes.

Et sur notre Parnasse il reste le plus grand
Par la forme énergique et la haute pensée
Qui voltige, amplement limpide et cadencée,
Du frisson triomphal au sanglot déchirant.

Attentif à l'écho de nos magnificences,
Il a, du drapeau blanc déroulant les vieux plis,
Salué la splendeur morte des fleurs de lys,
Et sa Muse a pleuré sur nos désespérances.

Et comme avec l'épée altière des aïeux
Il a taillé son œuvre à même notre drame;

Tout le rêve d'un peuple a tenu dans son âme
Pareille au lac géant qui reflète les cieux.

Plus tard, il s'est ému devant le Tricolore,
Étant de ces vaillants et fidèles soldats
Dont l'amour filial ne se mesure pas
Aux teintes du drapeau que la Patrie arbore.

Les siècles, de son nom devront se souvenir,
Si la fatalité nous ravit à la gloire;
Il fait revivre en nous les grandeurs de l'histoire,
Et nous vivrons par lui dans l'immense avenir.

Souvent, au cours de l'âge, une voix inspirée
Qui vibre, seul écho d'un peuple enseveli,
Réveille, au fond des temps comme au fond de l'oubli,
Le passé de ce peuple et sa langue sacrée.

Nous l'aimons pour les chants auxquels il préluda,
Pour le verbe qui vit quand meurent les empires,
Nous dont le cœur français palpite au son des lyres,
Nous l'aimons pour la France et pour le Canada !

Le rêveur s'endormit, emporté par ses ailes
Dans les vertigineux lointains de l'Idéal,
Et tomba brusquement, sur le pavé banal
Brisant à tout jamais son bandeau d'étincelles. . .

Il a sombré dans les abîmes d'une loi
Qui punit l'imprudence et sauve l'infamie,
Naufragé ballotté sur une onde ennemie
Où la ruse est boussole avant la bonne foi.

Il s'est, devant la honte, enfui dans la misère.
Du même coup, le sort l'a deux fois exilé,
Puisqu'au scintillement de l'azur étoilé
Sa Muse pour toujours a fermé sa paupière.

Toute l'affliction, tout le deuil, tout le fiel
De sa tragique fin l'a rendu vénérable;
Non moins que le génie au souffle impérissable,
La profonde douleur l'a rapproché du ciel !

III

Les bords du Saint-Laurent reverront le vieux maître,
Car nous joindrons bientôt, pour le faire renaître,
La majesté du marbre à l'éternel airain.
Pour qu'il ne souffre plus et jamais ne s'envole,
Nous le scellerons bien dans le double symbole
De l'airain qui demeure et du marbre serein.

Quand il sera debout, si parfois la poussière
Que soulève le vent des grands chemins, altère
L'éclat des traits de bronze ou du blanc piédestal,
L'aube compatissante aux splendeurs profanées,
Avant que l'astre roi n'éveille les journées,
Lavera cet affront dans son divin cristal.

Et dans l'immensité de notre âme fervente,
Nous lui ferons une autre aurore éblouissante
Dont les pleurs laveront les taches du passé.
Sur sa gloire, à nos yeux déjà marmoréenne,
Comme sur la statue où l'aube en pleurs s'égrène
Quelque chose de pur aura tout effacé.

Immobile à jamais dans sa noble attitude,
Nous le dresserons haut devant la multitude,
Entre le Mont-Royal et le fleuve géant;
Ainsi que dans son œuvre effleurant les nuages,
Il faut qu'il apparaisse au long regard des âges,
Enfin maître du sort et vainqueur du néant.

Nous irons contempler, par un matin de fête,
Le soleil des grands jours auréolant sa tête,
Comme d'un diadème auguste de clarté;
Et tout émus d'avoir compris le sens des choses,
Nous connaîtrons l'orgueil de couronner de roses
Un front couronné d'or par l'immortalité !

Georges-Etienne Cartier

Cartier ! tu combattis toujours franc et sans dol;
La majesté du temps sur ton rêve est passée;
L'avenir connaîtra ta profonde pensée,
Car dans l'azur des cieux ta gloire a pris son vol !

Maintenant que l'Histoire a flagellé l'Envie
Dont la lèvre hideuse affligea ta fierté,
Élève sur l'autel de la postérité,
En leçon pour nos fils, l'exemple de ta vie.

Grand cœur que l'idéal a fait seul palpiter
Plus haut que l'intérêt matériel de l'heure,
Dans le temps écoulé ton œuvre qui demeure
Nargue les fronts étroits qu'il te fallut dompter.

Sur nos frères lointains quand l'injustice tombe,
Puisse ton souvenir nous mener au combat,
En ces jours de bassesse où plus d'un renégat
Ose se réclamer de ton cœur sur ta tombe !

Sous tes traits, ô grand homme, à la face du ciel,
C'est l'antique droiture et la chevalerie,
L'honneur, le dévouement, c'est toute la patrie
Qu'un sculpteur fixera dans le bronze éternel !. . .

Muse, clame son nom dans tes apothéoses !
Que tes rayons soient doux à sa pierre, ô soleil !
Enfants, par vos chansons, allégez son sommeil !
Hommes, brûlez l'encens ! Femmes, jetez des roses !

A Victor Hugo

Maître, comme il revient souvent, l'anniversaire
Des monarques puissants dont le règne éphémère,
Après quelques printemps, au tombeau doit finir !. . .
Il faut qu'un siècle passe avant que nous revienne
Ton jour de fête, ô roi de la pensée humaine
Dans l'immense avenir !

Il suffit, pour marquer la fuite des années
S'engouffrant dans l'abîme avec nos destinées,
Qu'un monde, par un astre en l'éther emporté,
Ait parcouru l'ellipse où son disque s'engage.
Mais les ans sont trop courts : les siècles comptent l'âge
De l'immortalité !

Te voici donc au seuil de ton apothéose;
Un autre temps redit la chanson grandiose
Que sur la lyre d'or ton génie accorda.
L'Océan a clamé ton nom à notre plage;
Puisse sa grande voix te rapporter l'hommage
Du lointain Canada !

Et si notre vivat aux bravos se marie,
C'est que nous chérissons la langue et la Patrie
Que tu couvres de gloire avec tes chants vainqueurs :
C'est bien ton verbe noble à la mâle cadence
Qui vibre dans nos voix, c'est bien ta noble France
Qui vibre dans nos cœurs !

Malgré les faibles sons d'une lyre inhabile,
Nous voulons célébrer ton œuvre indélibile,
En des vers fugitifs que guette le néant,
Pardon, si notre Muse, ô maître, ambitionne
Cet orgueil d'élever sa modeste couronne
Jusqu'à ton front géant !

Sonnet à Lamartine

Tu planas sans fatigue à la voûte infinie,
Comme sur notre nuit un astre radieux,
Toi qui fus le plus noble, et modulas le mieux
Hosanna triomphal et plainte d'agonie !

Frémissante d'extase, ou pleurant les adieux,
Ta muse, en nous versant l'enivrante harmonie,
Nous entraîne au vertige éblouissant des cieux,
Dans la pleine lumière où brilla ton génie !

Tu nous fais oublier les coups du sort amer
Pour rêver ton grand rêve, envolés dans l'éther
Sur les ailes d'azur des strophes cadencées !

Poète aux chants divins ! à jamais vibreront
Dans les voix tes beaux vers, dans les cœurs tes pensées,
Car l'Immortalité couronnera ton front !

Les deux poètes

Les derniers visiteurs sortaient du cimetière.
C'était à l'heure calme où le soleil s'endort :
Avant de s'engloutir dans son lit de lumière,
Il avait embrasé le ciel de Thermidor.

Le saule que Musset réclama sur sa pierre
Épanchait de verts pleurs au sein des rayons d'or,
Et le chant d'un bouvreuil, ainsi qu'une prière
Pour les ensevelis, vibrait dans le décor.

Cependant que l'aëde, au milieu du silence,
Mélodieusement modulait sa romance,
Je me suis arrêté, pensif, près du tombeau.

Et mon cœur confondit les deux chantres sublimes,
Le poète des Nuits et le petit oiseau. . .
Rêve ! qui peut sonder la sphère où tu t'abîmes ?

Les trois Majestés

A mon illustre maître Gérôme
Ecrit au bas d'une gravure
représentant son chef-d'oeuvre,
"Les Deux Majestés."

Lion au front puissant, père de ce lion
Qui regarde, étonné, le soleil disparaître;
Toi qui prêtas ton aide à la construction
Du temple néo-grec, et devins son grand-prêtre;

Toi qui sais pénétrer en pleine passion
Des âges révolus, et les fais comparaître
Devant les temps futurs, infatigable maître
Qui hausses d'un degré ta haute nation;

Toi qui, sur l'Art divin, as fait glisser le voile,
Pour nous montrer ton ciel immense à découvert,
Salut ! — Trois Majestés ennoblissent ta toile. . .

Entre l'Imperator farouche du désert
Et l'éblouissement de la voûte infinie,
Je te vois resplendir, majesté du Génie.

A Théodore Botrel

Hommage de la jeunesse canadienne.

Barde sublime et fier que la grâce accompagne,
Nous t'aimons pour l'honneur de la vieille Bretagne,
Pour le rayonnement de son nom vénéré
Que tu vas répandant partout, de grève en grève;
Nous t'aimons pour la gloire immense de ton rêve
Épris d'un Idéal à tout jamais sacré !

Le héros dans tes chants retrempe son courage;
La veuve, en te lisant, n'achève pas la page
Où vibrent des frissons, des cris et des sanglots;
La tendre fiancée à qui ta lyre verse
Plus d'amour, te bénit; et le pêcheur se berce
Au rhythme de tes vers comme au roulis des flots.

Quand tu nous parleras des menhirs et des chênes,
Les souvenirs troublés des visions lointaines
Qui portent du granit l'inaltérable sceau,
A nos yeux surgiront, par delà les années. . .
Rends-nous en gerbes d'or toutes nos fleurs fanées !
Chante ! car nous voulons revoir notre berceau !

Chante ! Nous entendons les sons confus et vagues
Des bardes d'autrefois, par la plainte des vagues
Redits à l'infini. . . Qui de nous, sans frémir,
Dans le tourment des jours évoquant son enfance,
Reconnaîtrait soudain la naïve romance
Qu'on fredonnait tout bas, le soir, pour l'endormir ?

Réveille longuement notre écho monotone
Aux accords variés de la chanson bretonne;
Et quand, malgré les cœurs qui te veulent ici,
Tu reverras Port Blanc, si le marin sans crainte,
Le pauvre paysan ou la fileuse sainte
T'interrogent sur nous, répète-leur ceci :

Chevaliers défenseurs des causes éternelles,
Nous sommes, comme vous, obstinés et fidèles;
Le drapeau de Montcalm, un jour, nous dit adieu,
Mais nous restons Français, en dépit des conquêtes,
O Bretons ! qui, malgré le siècle et ses tempêtes,
Aimez encor le Ciel et croyez au bon Dieu !

Musa te defendet

à Albert Lozeau

Devant l'iniquité du destin qui t'accable,
Ton âme, habituée aux lumineux sommets
Du royaume de l'Art et de l'Impérissable,
Trop fière pour pleurer, triomphe désormais;

Car les beaux vers font trêve aux désespoirs muets
Qui mettent plus de nuit au front du misérable,
Les vers harmonieux endorment les regrets,
Comme le bruit des flots qui meurent sur le sable...

O victime du sort ! regarde l'avenir :
Puisque ton cœur chanta, sur ce lit de martyr,
Sans connaître jamais l'amertume ou l'envie,

Tu seras défendu par le grand spectre ailé
Qui veille en l'infini de l'azur étoilé;
L'Éternité saura te venger de la vie !

La Conférence Interrompue

à Marcel Dugas

Avant que la sublime aurore de l'histoire
Auréole leurs fronts par la Muse ennoblis,
Nos aëdes en vain luttent dans la nuit noire
Dont le morne linceul les couvre de ses plis.

Merci d'avoir, au seuil des injustes oublis,
Pieusement tressé pour honorer leur gloire,
Le laurier solennel, les roses et les lys
Sur l'emblème sacré de la lyre d'ivoire !

Bon jardinier d'Athène, avec ces rares fleurs
Vous tendiez en hommage aux discrètes douleurs
La douce pâquerette et la divine sauge. . .

Mais voilà que, grognant, s'éveillèrent soudain
Ceux qui dorment si mal au fond du cœur humain,
Car vous aviez jeté des perles dans leur auge.

IV

Du blanc, de l'azur et du rose

Pour orner l'or fin de son médaillon,
Grand'mère demande un portrait de Rose,
Mais la belle enfant, moins qu'un papillon
Nous ferait l'honneur d'un semblant de pose.

Puisque j'ai garni ma palette en vain,
Je voudrais, aux sons berceurs de la lyre,
Le front inspiré par l'art souverain,
En des strophes d'or chanter son sourire.

Et ma plume, hélas ! ne saurait fixer
Ces traits dont l'image en mon âme reste,
Car mon style obscur ne peut enchasser
Dans le verbe humain la beauté céleste.

Non ! pour réussir en vers ce portrait,
Pour prêter la vie à ce frais mélange
De pureté rose et blanche, il faudrait
Une plume prise à l'aile d'un ange.

* * *

Bonne grand'maman, si vous voulez voir
Votre Rose peinte, à l'heure où le soir
Avec le sommeil descend sur la Terre,
Dites-lui ceci : — « Ferme ta paupière
Et ne bouge plus, comme si dodo
Sur tes jolis yeux mettait son bandeau.
Te voyant ainsi, plus faible et plus belle,

Sur toi ton bon ange étendra son aile
Toute grande, afin de te garder mieux
Contre l'Esprit noir et mystérieux.
Lors, en tapinois, sans bruit et bien vite,
Dérobe au satin léger qui t'abrite
Une plume... Prends ! sans peur d'offenser
Ton aîné du Ciel; on ne peut blesser
Les anges qu'au cœur : ils n'ont de la peine
Au fond de leur âme auguste et sereine,
Que si leurs amis les petits enfants
Ont de gros chagrins ou font les méchants...
Mets le blanc trésor sous la blanche toile
De ton oreiller : un rayon d'étoile
Viendrait le chercher. Ce que tu voudras,
Avec ce joyau demain tu l'auras...
Bonne nuit !... Ton ange attend ta prière..
Avant de dormir, ferme ta paupière. »

* * *

Dans le tiède nid de son doux sommeil,
Si Rose demain retrouve, au réveil,
La plume arrachée à l'aile divine
Sur laquelle un flot de rosée en pleurs
Mêle des éclats perlés aux pâleurs
De la noble hermine,
Toutes ces clartés pour vous décriront
Les neiges du cœur, le marbre du front,
Et la gamme blanche égrenant ses notes
Sur le col de cygne où la pureté
Met de blancs frissons, et l'émail lacté
Nacrant les quenottes.
Le pétale pris au grand lys ailé,
A pu sillonner l'azur constellé
Dont la majesté l'a baigné de gloire;

Et, dans le nocturne éblouissement,
Des rayons de lune ont pieusement
Argenté sa moire.
Aussi dira-t-il combien le cristal
De l'iris est bleu, sur quel idéal
De limpidité s'ouvre la prunelle,
Et par quel effet du mystérieux
Il fait clair de lune au fond des beaux yeux
De mademoiselle.
L'aile interrompait son cours vers le sol
Pour illuminer plus longtemps son vol
Au rayonnement des apothéoses.
Il faut le miroir de ce souvenir
Qui dans les levants vit s'épanouir
Les nuages roses,
Pour énumérer tous les incarnats
Nuançant l'oreille aux plis délicats
Où la mèche d'or librement se joue,
Et, sans les meurtrir sous des mots trop lourds,
Décrire la lèvre et le fin velours
De la rose joue.
Le fragment sacré, dans l'éther sans fin
A porté l'essor du fier séraphin,
Parmi des froufrous d'ailes éperdues.
Ayant pu sonder le mystère bleu,
Mieux qu'un astre ouvrant son grand œil de feu
Sur les étendues,
Il saura parler d'un autre infini
Pour nous révéler le foyer béni
Dont le cœur de Rose a gardé la flamme. . .
Et nous comprendrons le rêve enchanté
Qui doit voltiger dans l'immensité
De sa petite âme.

Premier Amour

I

Nous nous étions connus tout petits à l'école.
Comme son père était de mon père voisin,
Nous partions tous les deux sac au dos le matin.
Nos têtes s'encadraient d'une même auréole.

Dans la rose candeur du sourire enfantin,
Nous étions bons amis. Quand les flots du Pactole
Roulaient chez l'un de nous, par hasard, une obole,
Nous divisions toujours en deux parts le festin.

Souvent, aux lendemains de mes fainéantises,
Me laissant consulter en route son devoir,
Elle sut m'épargner l'horreur du cachot noir.

Moi, je grimpais pour elle à l'arbre des cerises,
Pour elle je pillais la vigne et le pommier,
Et je la défendais comme un bon chevalier.

II

Plus tard, à l'âge d'or où dans notre poitrine
Vibre l'enchantement des frissons amoureux,
A l'âge où l'on s'égare au fond des rêves bleus,
Sans songer à demain et ce qu'il nous destine,

Sous les érables du grand parc, à la sourdine,
Nous nous cachions, loin des oreilles et des yeux,
Et, son front virginal penché sur mes cheveux,
Ensemble nous lisions le divin Lamartine.

Oui ! nous avons vécu l'âge de nos seize ans
Où le cœur entend mieux ce que la lyre exprime,
Parmi les vers d'amour frappés au coin sublime.

Oui ! nous avons connu les baisers innocents,
Sur le lac de cristal que la nacelle effleure,
Devant le livre ouvert à la page où l'on pleure.

III

Comme ils coulaient heureux ces beaux jours d'autrefoi
Comme nous nous aimions avec nos âmes blanches !
Dans les sentiers discrets émaillés de pervenches
Qu'épargnaient en passant ses brodequins étroits,

Nous allions écouter l'harmonieuse voix
Des souffles attiédis qui chantaient dans les branche
Nous mêlions au murmure infini des grands bois
L'écho de nos serments et de nos gaîtés franches.

Fervents du clair de lune et des soirs étoilés,
Nous allions réveiller les nénufars des plages,
Inclinant sur les flots leurs corps immaculés.

Et nous aimions unir nos riantes images
Aux scintillants reflets des milliers d'astres d'or,
Dans l'immense miroir du Saint-Laurent qui dort.

La Mort de Rose

Rose est morte ! La fleur de sa lèvre est fanée.
Oh ! le cortège en cette allée où les lilas,
Témoins de notre amour au printemps de l'année,
Penchaient sur son cercueil leur front lourd de verglas !

Rose est morte ! Ses yeux ont éteint leurs éclats :
Nul astre désormais guide ma destinée.
Seule en le grand désert mon âme abandonnée
Entend sonner l'adieu funèbre de son glas.

Rose est morte ! Le glas vibre en ma souvenance;
Les larmes de l'airain tombent dans le silence
Effrayant qui remplit la morne paix du soir.

Sonne ! ô glas, pour scander les plaintes de ma lyre !
Sanglot de bronze, ô glas qu'évoque mon délire,
Tu peux gémir, car dans mon cœur est mort l'espoir !

Ce qui demeure

Vers accompagnant
l'envoi d'un portrait

Voilà votre portrait. C'est votre grâce altière,
C'est votre beauté grecque, en la pâle lumière
Filtrée à travers l'or d'un vieux vitrail flamand;
De longs et chauds rayons caressent doucement
Votre lèvre entr'ouverte où flotte la parole,
Et font de vos cheveux une blonde auréole;
L'étincelle amoureuse illumine vos yeux,
Vos yeux doux et troublants, vos yeux mystérieux
Dont le regard se perd dans l'infini du rêve.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'un vent fatal enlève
Sur les fronts adorés la splendeur des vingt ans,
Et qu'un simple portrait résiste plus longtemps
Que la forme vivante à l'affront des années ?

Si vous les regrettez vos splendeurs profanées,
Comme aux beaux jours d'antan vous pourrez les revo
Sur votre vieux portrait, ainsi qu'en un miroir,
Quand la griffe de l'âge aura creusé vos rides.

Et quand viendra la nuit dans vos orbites vides,
Triomphant du suprême outrage de la Mort,
Par votre vieux portrait vous serez belle encor.

Mais les choses aussi souffrent de la vieillesse :
Les purs diamants noirs de vos yeux de déesse,
Sur la toile brunie éteindront leur éclat.
Puis le Temps, poursuivant le fatal attentat,
Couvrira lentement de son immense voile
Votre image effacée. . . et le lambeau de toile
Au lointain avenir ne vous montrera plus.

Alors, malgré l'envol des siècles révolus,
Vous resterez encore aussi belle, Madame,
Car vos traits sont gravés pour toujours dans mon âme!

Mortuae, Moriturus

—

Éternel souvenir d'une époque trop brève,
Tu m'as bien fait pleurer ! — Au bord du lac dormant,
Jouvenceaux, nous avions, dans l'ivresse du rêve,
Engagé nos deux cœurs par un même serment.

Mais la Mort a tué le fol espoir qui ment —
Elle a signé pour nous l'irrévocable trêve
Sans pouvoir conjurer ton doux enchantement,
O vainqueur de la tombe, amour que rien n'enlève !. . .

Un serment fait par elle et lu dans ses grands yeux,
Va plus loin que la vie et que le cimetière;
Il sonna donc en vain, le glas de nos adieux !

Éva ! pour que mon âme, au réveil de lumière,
Ne fasse pas rougir votre front radieux,
Souvenez-vous ! priez, bel ange, dans les cieux !

Dans le lointain

Je sais combien vaine est l'image
Que l'illusion du décor
Prête au fantastique nuage,
Dans le lointain des couchants d'or;

Je sais pourquoi la lune est pâle
Et pleure des bonheurs enfuis,
Ainsi qu'une larme d'opale,
Dans le lointain des tristes nuits;

De l'abîme écartant les voiles,
Je puis lire, en lettres de feu,
Qu'il n'est pas de fin aux étoiles,
Dans le lointain du pays bleu;

Mais je n'ai pas compris votre âme
Et ses frissons mystérieux,
Quand j'ai voulu lire, Madame,
Dans le lointain de vos beaux yeux.

Larmes d'en haut

Vous portiez à ce bal les deux plus belles roses;
En les entrelaçant dans l'or de vos cheveux,
Naïf, je leur avais confié les aveux
Lâchement retenus entre mes lèvres closes.

Vous en avez flétri l'éphémère splendeur
Dans l'étourdissement des valses enivrantes,
Et leur âme a mêlé ses ondes odorantes
Aux sons harmonieux du violon rêveur.

Et puisque, désormais, leur beauté disparue
Ne pouvait à la vôtre ajouter d'apparât,
Je vous vis les livrer aux hasards de la rue
Comme un vil oripeau qui perdrait son éclat.

Vous n'auriez pas jeté du rêve aux gémonies,
Si vous aviez compris ces messagers des cœurs !. . .
Combien d'illusions, à tout jamais bannies,
Roulèrent au trottoir avec les pauvres fleurs !. . .

Dès qu'aux premiers rayons l'aurore ouvrit ses porte
J'allai les recueillir; le frimas matinal
Émaillait leurs débris de larmes de cristal :
La nuit avait pleuré sur les deux roses mortes.

Fantaisie

Voici les jours où les pommiers
S'éveillent dans leur neige rose;
L'aube des soleils printanniers
Caresse la splendeur des roses;
L'azur immaculé des cieux,
Par l'onde calme est reflété. . .
Et les beaux oiseaux amoureux
Vont chanter.

Voici les soirs où le verglas
Alourdit la grâce des branches :
La tige souple des lilas
Sous le fardeau tristement penche;
Dans l'air glacial et brumeux
On entend l'aquilon gémir. . .
Et les petits oiseaux frileux
Vont souffrir.

Voici les nuits où l'ombre éteint
Tout ce qui brille sur la terre;
L'aile de l'aveugle destin
Palpite dans le noir mystère.
Quand sonne l'heure des adieux,
Le même sort vient tout flétrir. . .
Et les oiseaux mélodieux
Vont mourir.

Chanson

Les aigles ont des ailes
Pour enivrer d'azur leurs libres majestés;
Pour mettre plus de feu céleste en leurs prunelles
Et pour régner en paix dans les immensités,
Les aigles ont des ailes !

Les anges ont des ailes
Pour planer au chevet des enfants endormis;
Pour emporter, du fond des splendeurs éternelles,
Des auréoles d'or à leurs petits amis,
Les anges ont des ailes !

Les âmes ont des ailes
Dans l'essor infini, pour immortaliser
L'éphémère frisson de nos amours mortelles;
Après l'adieu suprême et le dernier baiser,
Les âmes ont des ailes !

Traductions d'Horace

A Leuconoë

(Ode XI, liv. I)

Leuconoë, ne cherche pas à deviner
Quelle fin les dieux ont bien pu nous destiner :
Le savoir ne ferait le bonheur de personne;
N'interroge pas les calculs de Babylone.
Oh ! qu'il serait préférable de s'incliner,
Quoi qu'il arrive, soit que le ciel nous accorde
De revoir plusieurs fois les neiges de l'hiver,
Soit que celui qui maintenant brise la mer
Tyrrhénienne sur le môle qui la borde,
Ait été le dernier marqué par Jupiter.
Crois-moi, filtre tes vins; que ton âme assagie
Mesure ses espoirs au cours bref de la vie !. . .
Tandis que nous parlions, le Temps jaloux a fui :
Sans croire au lendemain, saisis-toi d'aujourd'hui.

A Lollius

(Ode IX, liv. IV)

Modulés sur un rythme à nul autre emprunté,
Mes chants retentiront dans la postérité;
L'Aufide l'a promis à mon heureuse aurore :
Je suis né près des flots dont le fracas sonore,
Dans le déclin des jours par la brise emporté,
Des horizons lointains emplit l'immensité.

Pindare, Simonide, Alcée et Sthésicore
Ne sont pas oubliés, malgré qu'au premier rang,
Homère, le plus vieux, soit aussi le plus grand;
Les vers d'Anacréon nous ravissent encore,
Et Sapho vit toujours : le frisson pénétrant
Qu'elle imprima jadis aux cordes de sa lyre,
Fait vibrer en nos cœurs son amoureux délire.

D'autres femmes qu'Hélène ont brûlé dans leur chair
Éprise d'un amant pour sa riche parure,
Pour sa nombreuse suite, ou pour sa chevelure.
Plus d'un habile archer vécut avant Teucer.
Le beau ciel d'Illion pleura plus d'un pillage,
Avant que Deiphobe et le farouche Hector
Fussent tombés blessés dans le sanglant décor,
En voulant disputer au honteux esclavage
Leur épouse pudique et leurs petits enfants.
Autant que Sthénélus, autant qu'Idoménée,

Pour ses exploits guerriers plus d'une âme bien née
D'un poète sacré mérita les accents,
Car Mars faisait briller sa divine étincelle
Aux glaives des héros, avant Agamemnon;
Mais la Muse loin d'eux ayant ouvert son aile,
Ils se sont engloutis dans la nuit éternelle,
Oubliés pour toujours, sans regrets et sans nom.

Le brave mort dont nul ne garde la mémoire,
Diffère, hélas ! bien peu du lâche enseveli.
Je ne souffrirai pas que l'envieux oubli
Dérobe impunément tes vertus à la gloire;
Je ne manquerai pas de clamer dans mes vers
Ton grand nom, Lollius, toi dont l'âme éclairée
Plane sur les faveurs du sort et ses revers.
Tu vis indifférent à l'immonde curée
De l'or qui corrompt tout, et tu sais châtier
L'avarice et le vol. Juge bon et fidèle,
A plus d'un consulat ta droiture t'appelle,
Toi qu'on vit repousser avec un front altier
Les coupables et leurs cadeaux, toi qui préfères
L'honneur à l'intérêt, toi qui, victorieux,
Te redressas devant les factions grossières
Voulant te résister. Des bienfaits que les dieux
Ont daigné t'accorder tu profites en sage.
Comme loin de l'argent tu cherches le bonheur,
La dure pauvreté n'abat point ton courage.
Plus que la pâle Mort craignant le déshonneur,
Tu donnes cet exemple à mainte âme flétrie :
Mépriser les dangers pour servir la Patrie.

A Dellius

Souviens-toi, Dellius, dans l'épreuve et la peine,
Dans les félicités que le sort peut offrir,
De conserver une âme également sereine,
Car il te faut mourir;

Soit que ton cœur, sans trève ait langui de tristesse,
Soit que, loin des tracas, tu te sois réjoui,
Buvant, couché sur l'herbe en des jours de liesse,
Le Falerne vieilli.

A l'ombre hospitalière où frémit la ramure
Du peuplier d'argent et du pin orgueilleux,
Au bord de ce ruisseau fugitif qui murmure
Dans son lit sinueux,

Ordonne d'apporter les parfums et l'amphore,
Et du riant rosier les éphémères fleurs,
Heureux vivant ! tandis que le permet encore
Le noir fil des trois Sœurs.

Il faudra le quitter ton domaine splendide,
Ta villa que le Tibre arrose de flots d'or
Il faudra la quitter ! Un héritier avide
Comptera ton trésor.

Qu'importe que tu sois issu de race infime
Ou riche et descendant de l'antique Inachus,
Ou bien sans autre toit que l'azur, ô victime
De l'implacable Orcus !

Nous sommes tous poussés au même précipice;
Car, de l'urne sorti, notre destin mortel
Nous jette tôt ou tard dans la barque qui glisse
Vers l'exil éternel.

A Sestius

(Ode IV, liv. I.)

Le Zéphir a chassé du ciel les noirs nuages;
On a remis à flot les carènes des plages :
Le rigoureux hiver fait place au doux printemps.
Déjà, le laboureur ne veille plus à l'âtre,
Et le libre troupeau gambade autour du pâtre;
La blancheur du frimas n'attriste plus les champs.
Sous le croissant d'argent, les Nymphes jamais lasses
Dansent d'un pied léger, en se joignant aux Grâces;
C'est Vénus qui les guide : elle conduit le jeu
Voluptueux et doux de leur taille flexible.
Les Cyclopes sont prêts pour leur travail pénible,
Cependant que Vulcain met les forges en feu.
C'est bien à cette époque heureuse de l'année
Qu'il sied de parfumer sa tête couronnée,
C'est maintenant qu'à Faune il convient d'immoler
L'agnelle ou le chevreau, selon qu'il le préfère,
Sous les arbres sacrés, quand leur ombre légère
Vient sur le dieu rieur doucement s'étaler.
La pâle Mort, au palais comme à la chaumière
Heurtant avec le pied d'une égale manière,
Confond le misérable et le roi tout puissant.
Opulent Sestius ! notre brève existence
Nous défend d'escompter une grande espérance;

A nous donc de saisir le bonheur en passant.
Bientôt, la froide nuit que le séjour des Mânes
Recèle en son horreur, pèsera sur nos crânes,
Car Pluton nous attend dans l'antre du destin;
Quand une fois pour nous ses portes seront closes,
Nos fronts ne ceindront plus la couronne de roses,
Tu n'admireras pas avec ton œil éteint,
La tendre Lycidas dont brûle la jeunesse,
Nous ne connaîtrons plus les heures d'allégresse
Où nous tirons au sort un roi pour le festin.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Le Cap Éternité

Les Étoiles filantes

Traductions d'Horace

